IMAGES

VOICI LES COSAQUES...
(Voir page 12)

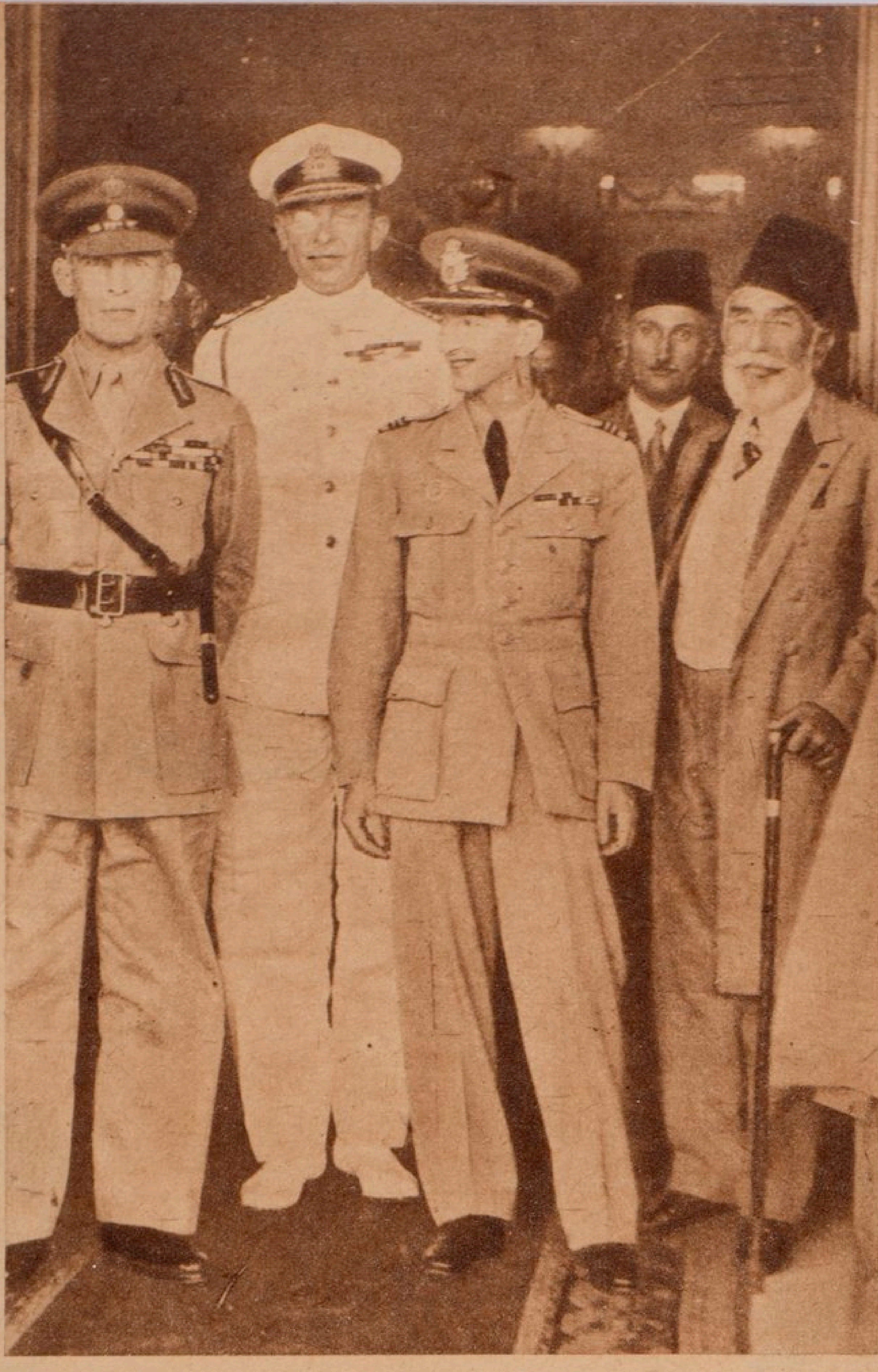


NUMERO SPECIAL

L'U.R.S.S. VOUS PARLE...

No. 736 — LE CAIRE (EGYPTE)
17 OCTOBRE 1943

Images Actualités



UN BANQUET ROYAL
Jeudi de la semaine dernière, S.M. le Roi Farouk offrait un grand banquet au palais d'Abdine en l'honneur de S.M. Pierre II de Yougoslavie. Furent également conviés S.M. le Roi Georges II de Grèce et le diadoque Paul. Ci-contre, on reconnaît de gauche à droite : S.M. le Roi Georges II de Grèce, le prince héritier Paul, S.M. le Roi Pierre II de Yougoslavie et le prince Mohamed Aly quittant le palais royal d'Abdine à l'issue du banquet.



VISITE ROYALE
Quelques heures après le départ de son hôte royal, S.M. le Roi Farouk rendit visite à S.M. le Roi Pierre II. Ci-contre, à gauche, on voit S.M. le Roi Farouk en uniforme de maréchal de l'air, sortant de la résidence de S.M. le Roi Pierre II de Yougoslavie.



LE RETOUR D'AMÉRIQUE DE M. CHURCHILL
C'est à bord du croiseur de bataille « Renown » que M. Churchill, sa femme et sa fille retournèrent en Grande-Bretagne après leur séjour aux Etats-Unis et au Canada. On voit ici le Premier sur le pont du navire en compagnie de sa fille Mary. Derrière, Mme Churchill.



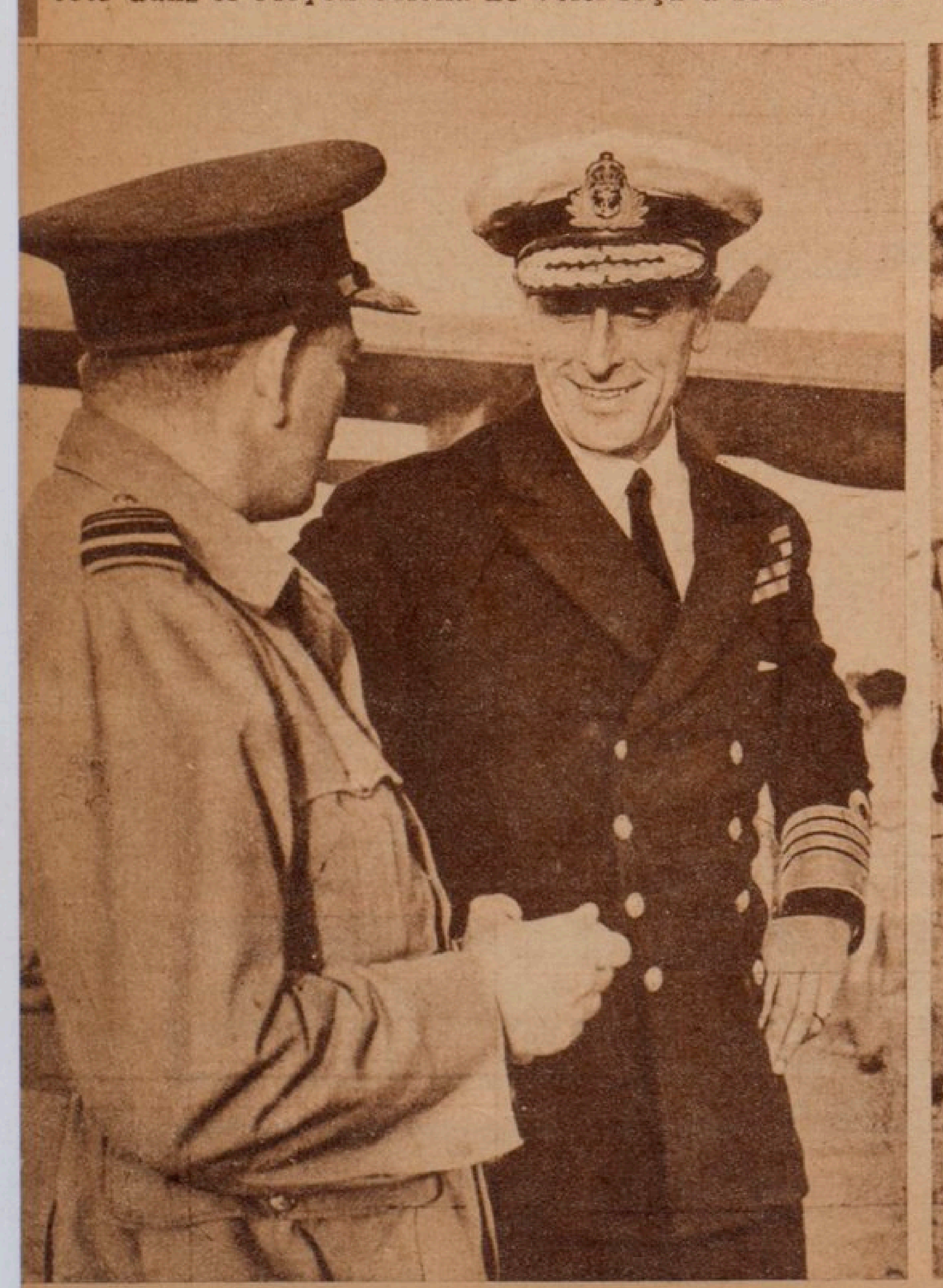
A L'ACADÉMIE DE SCIENCE PONTIFICALE
Mgr Spellman, archevêque de New-York, a assisté au cours de son séjour au Vatican à une séance de l'Académie de Science Pontificale. On le voit ici à droite (face à la caméra) écoutant une allocution de S.S. Pie XII que l'on reconnaît au coin gauche de la photo.

MOUNTBATTEN DANS LE MOYEN-ORIENT
En route pour New-Delhi, Lord Louis Mountbatten, ancien commandant des opérations combinées, s'est arrêté dans le Moyen-Orient. Le voici reçu à son arrivée.

UNE RENCONTRE MONTGOMERY-CLARK A SALERNE
Le général Montgomery a quitté son quartier général de la Huitième Armée pour rendre visite au général Clark, commandant en chef de la Cinquième Armée, dans les environs de Salerne. Les voici faisant ensemble une tournée d'inspection.

BADOGLIO AU Q.G. ALLIÉ
Le maréchal Badoglio a déclaré, mercredi, la guerre à l'Allemagne. Voici la plus récente photo du maréchal prise au Q.G. des forces alliées en Italie.









L'ECRAN DE LA SEMAINE

UN COMPROMIS impossible

Les armées soviétiques n'ont pas fini d'étonner le monde. Après leurs remarquables succès d'été, voici qu'elles poursuivent presque sans répit et avec une énergie accrue leurs attaques contre les deux derniers bastions allemands avant la frontière russe, Kiev et Gomel. Pour livrer successivement des offensives de si grande envergure, elles ne doivent rien avoir perdu de leur force initiale, ou, plus exactement, elles doivent jouir d'une énorme supériorité qualitative et quantitative.

Il est cependant beaucoup question dans les dépêches de manœuvres allemandes tendant à une partie nulle avec la Russie, une fois que les forces soviétiques auront atteint les anciennes frontières de septembre 1939. Que ces manœuvres soient vouées à un échec total, rien n'est plus certain. Du reste, comme le reconnaissait un organe officiel nazi, le « Neue Zurcher Zeitung », « la férocité des combats sur le front de l'Est, l'étendue des hécatombes depuis trois ans rendent inconcevable toute idée de paix de compromis. Cette guerre d'extermination se poursuivra sans fléchir jusqu'au bout ». Ces lignes datent du mois d'août 1942, époque à laquelle la situation des Allemands en Russie paraissait encore brillante. Aujourd'hui, la volonté de vengeance du peuple russe étouffera dans l'œuf toute tentative nazie d'échapper à son destin.

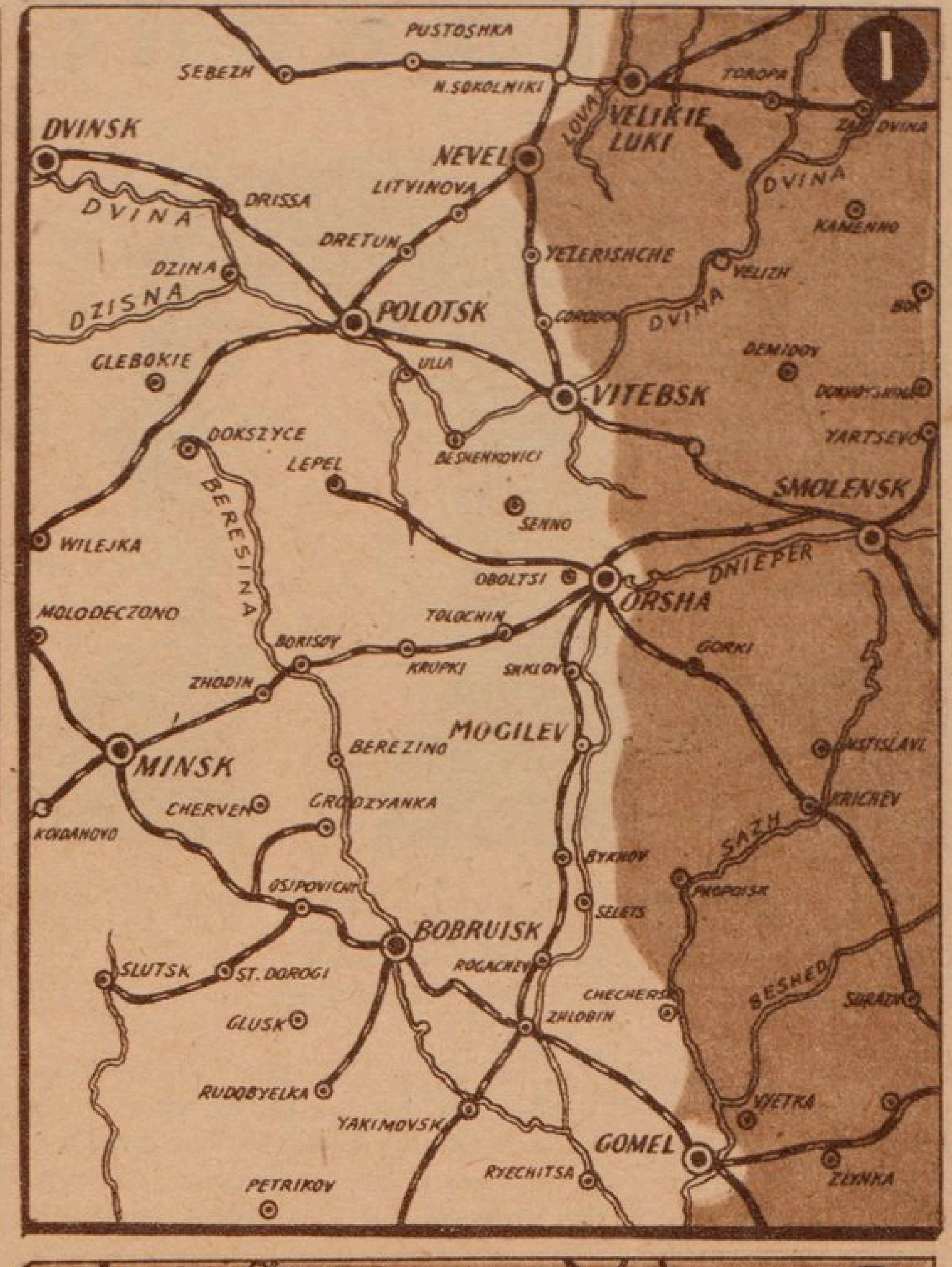
Et c'est cette soif de vengeance qui peut, en partie, expliquer l'effondrement du front allemand en Russie. L'exemple de ce pays a montré ce que signifie d'inquiétudes, de troubles, de pertes, pour une armée d'invasion, la résistance unanime d'un pays. Combattre au milieu d'une population hostile, soupçonner en chacun un saboteur ou un espion, sentir partout l'infiltration de l'ennemi, quelle épreuve pour les nerfs, pour la résistance physique et morale d'une armée ! Plus une armée moderne est une machine compliquée, plus elle suppose un système complexe de transports et de ravitaillement, plus elle risque d'être atteinte, désorganisée, paralysée par la révolte des partisans qui s'attaqueront aux gares, aux ponts, aux lignes téléphoniques, à tous les points vulnérables, à tous les centres, à tous les postes, à toutes les nervures qui soutiennent le front du combat.

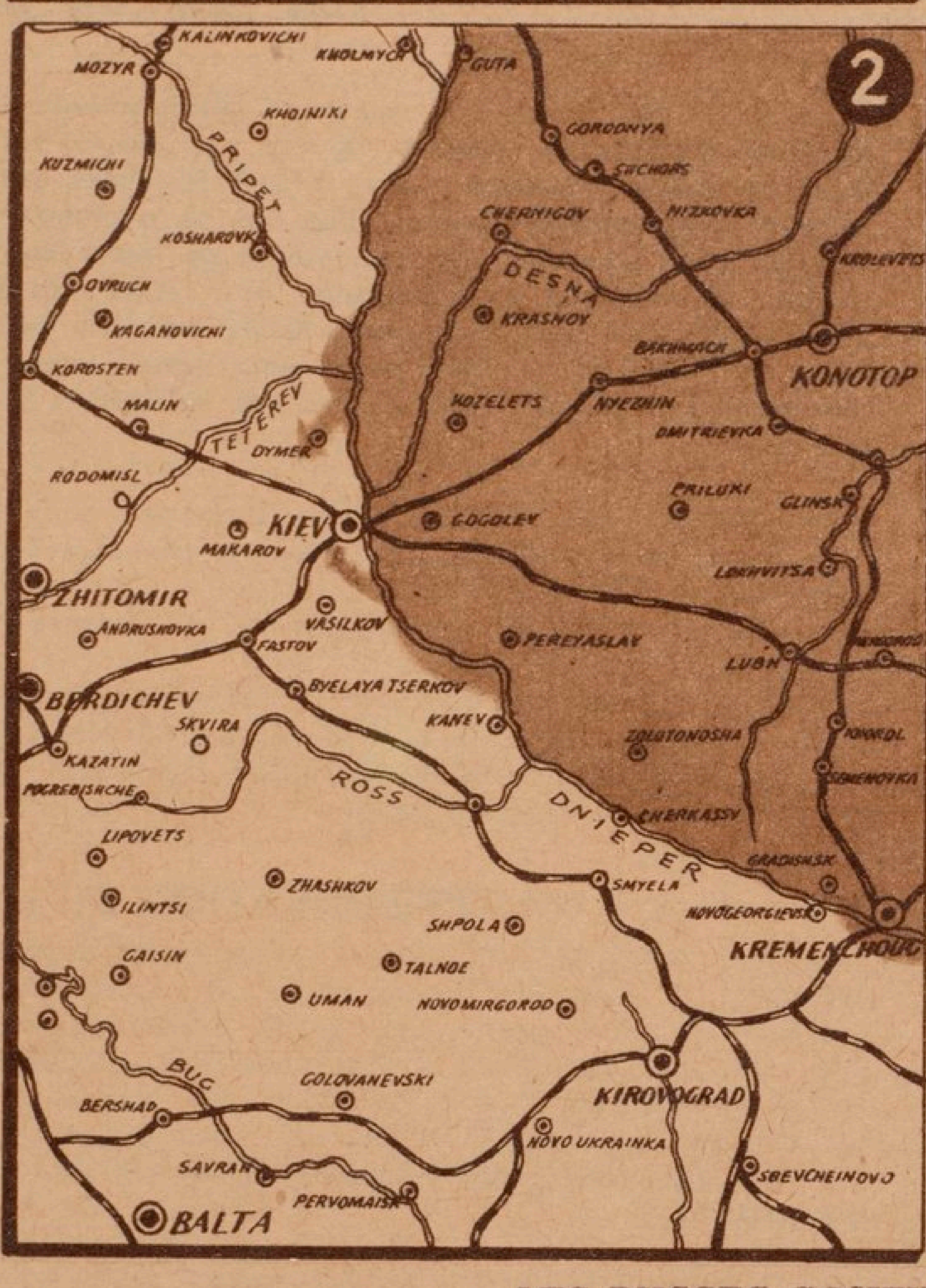
Ce sont les efforts conjugués, synchronisés de l'avant et de l'arrière, des soldats et des partisans qui ont complètement renversé la situation militaire en Russie soviétique.

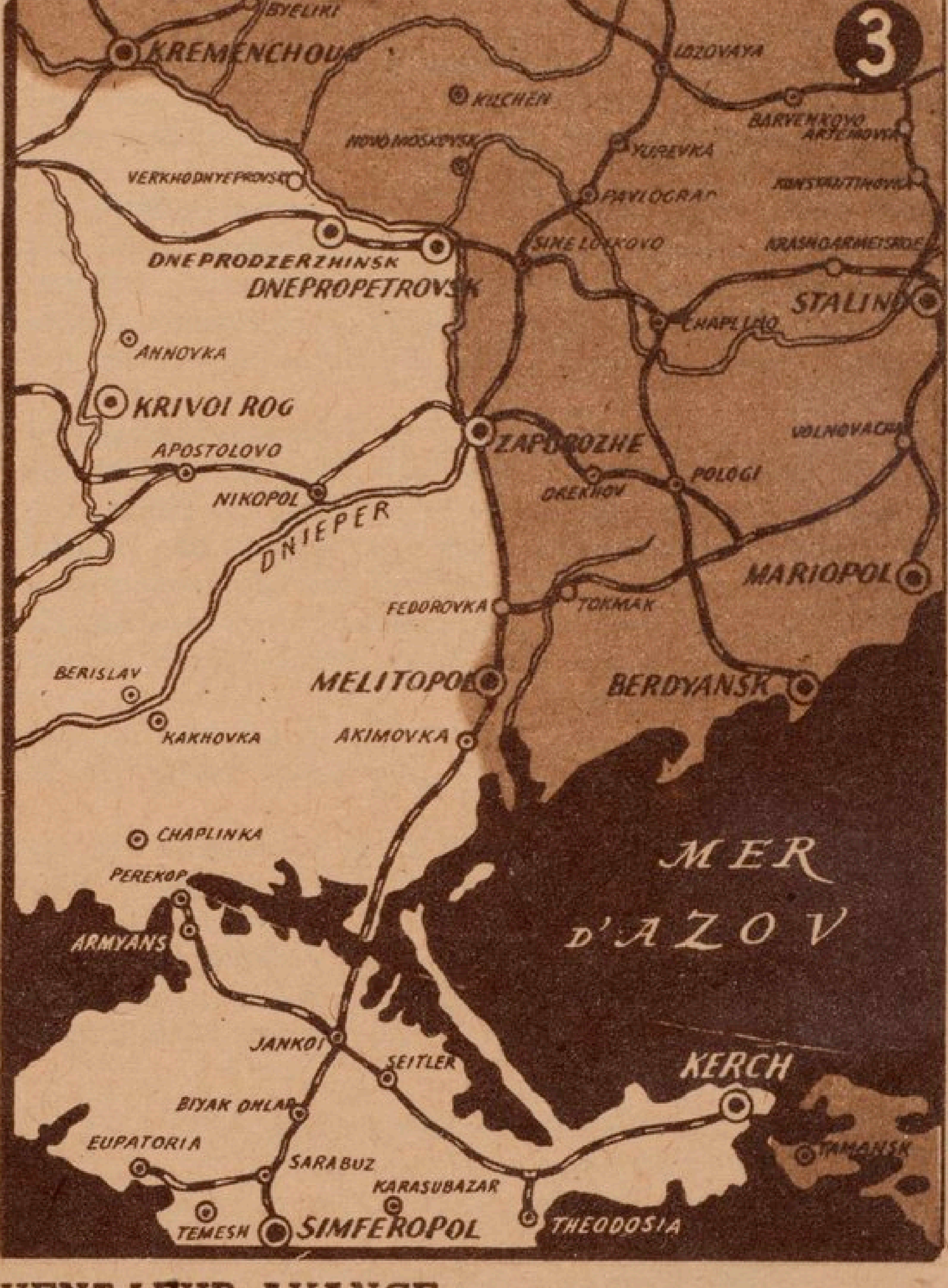
L'ALLIANCE ANGLO-PORTUGAISE

Le traité d'alliance anglo-portugais, auquel M. Churchill fit allusion cette semaine dans son discours à la Chambre des Communes, date du règne de Ferdinand 1er de Portugal (1367-1383). Ce souverain, qui cherchait à consolider la monarchie dans la péninsule Ibérique, réclama, à la mort du roi Pedro 1er, les provinces de Castille et de Léon. Grâce à l'intervention du pape Grégoire XI, on décida que Ferdinand renoncerait à sa revendication et épouserait Leonora de Castille. Ferdinand préféra cependant s'unir à une de ses favorites, Leonora Telles de Meneses. Pour venger cette offense, Henri de Castille envahit le Portugal et assiégea Lisbonne. Ferdinand appela à son secours John of Gaunt, duc de Lancaster, lequel, ayant épousé la fille de Pedro 1er, réclamait lui aussi le trône de Castille. Une alliance fut alors conclue entre l'Angleterre et le Portugal (1373). Elle fut le début d'une guerre meurtrière qui se termina par un compromis hispano-portugais : Béatrice, la fille de Ferdinand, épousa le roi John de Castille, unissant ainsi les deux pays sous une même couronne.









LES RUSSES CONTINUENT LEUR AVANCE

Après trois jours d'accalmie, les armées rouges ont repris leur offensive sur toute la longueur du front. Dès le premier jour de l'attaque, les troupes du général Rokossovsky réussirent à traverser le Dnieper en plusieurs points et à établir de solides têtes de pont que les contre-attaques les plus furieuses ne réussirent pas à éliminer. En Russie Blanche (1), les troupes soviétiques occupèrent Nevel et poussent vers la frontière lettone pendant qu'une autre armée menace Vitebsk et Orcha. Au sud de ce secteur, les Russes ont investi Gomel dont les Allemands ont annoncé l'évacuation imminente. En Ukraine (2), les armées rouges ont franchi le Dnieper au nord et au sud de Kiev et ont élargi leurs têtes de pont au point de constituer une grave menace pour les troupes allemandes qui se trouvent dans la ville. La radio allemande a également annoncé que le haut commandement nazi avait décidé d'évacuer la capitale ukrainienne. Dans ce secteur, tout le front s'est transporté au delà du Dnieper. Dans le secteur méridional (3), les troupes russes ont traversé le Dnieper près de Kremenchoug et de violents combats se déroulent sur la ligne du front comprise entre Dniepropetrovsk et Zaporozhe. Aux dernières nouvelles, les Russes ont pris d'assaut la ville de Mélitopol, ce qui constitue pour la Crimée une menace sérieuse puisque la principale ligne de chemin de fer reliant la presqu'île avec la Russie même se trouve coupée. En cas de nécessité, il ne restera plus aux Allemands que la ligne secondaire passant par l'isthme de Pérékop pour évacuer leurs troupes de la Crimée.

LA NEUTRALITE PORTUGAISE

Bien que le Portugal fût l'allié le plus ancien de la Grande-Bretagne — l'alliance entre les deux pays remonte à l'an 1373 — le Dr Oliveira Salazar annonça nettement, à la déclaration de guerre, que son gouvernement avait décidé d'observer dans le conflit la neutralité la plus stricte.

Le Portugal n'eut pas à se repentir de cette attitude. La Grande-Bretagne ne lui demandait d'ailleurs pas son aide et l'effondrement de la résistance française avait amené les armées nazies jusqu'aux frontières pyrénéennes...

Hébergeant plus de 50.000 réfugiés de toute nationalité, le Portugal est le seul pays au monde où le rationnement est encore inconnu, sauf peut-être pour la benzine. Le caractère essentiellement agricole de la contrée a été particulièrement propice dans les circonstances actuelles, et le commerce du Portugal put se développer favorablement grâce à la petite mais très active flotte portugaise, qui date de Magellan, et qui apporte à la mère-patrie les riches produits de son empire colonial : les Açores, Madère, les îles du Cap-Vert, la Sénégambie, le groupe d'Angola, de Benguéla et de Mossamédès, les territoires de Mozambique et de Safala ainsi que ses colonies asiatiques de Macao et de Timor.

Le Portugal maintint sa neutralité, malgré diverses tentatives de l'Axe d'y porter atteinte.

1° Lors de la rencontre de Hitler et du général Franco — au mois d'octobre 1941 — le dictateur nazi voulut tenter par l'appât d'un beau gain celui qu'il se plaisait déjà à considérer comme son futur partenaire. Il lui promit qu'il soutiendrait les revendications espagnoles au sujet du Maroc français et lui déclara en même temps qu'il lui laissait les mains libres au Portugal.

— Pourquoi n'occuperiez-vous pas ce petit pays ? aurait suggéré le Führer.

Mais le Caudillo déclina l'offre. Il n'oubliait pas que Salazar l'avait soutenu lors de la guerre civile et que les deux pays avaient décidé de constituer une sorte de bloc ibérique dont la forme et le fond répondaient mieux à leurs aspirations.

2° La seconde tentative de l'Axe survint quand Hitler décida d'occuper par surprise les Açores afin d'utiliser ces îles comme bases de ravitaillement pour ses U-boats. La bataille de l'Atlantique battait alors son plein. L'état-major allemand prépara une expédition à destination de ces îles et fit en même temps opérer une sortie avec le cuirassé géant « Bismarck » afin de détourner momentanément l'attention de la flotte britannique. Mais le « Bismarck » fut repéré et les Açores furent sauvées.

3° L'occupation par le Japon de l'île portugaise de Timor, située au nord-ouest de l'Australie, malgré les protestations du gouvernement de Salazar.

Ces tentatives d'agression allemandes, jointes à l'attaque japonaise, fixèrent le Portugal sur les intentions de l'Axe à son égard.

La semaine

Jeudi de la semaine dernière, la radio de Moscou annonçait des opérations de grande envergure sur tous les fronts. L'offensive d'automne suivait à quelques jours de distance la grande offensive d'été. Seule l'Armée Rouge aux réserves inépuisables pouvait réaliser un pareil tour de force. Le Dnieper était aussitôt franchi, malgré une violente résistance nazie. Kiev et Gomel ne constituent pas un obstacle sérieux pour l'avalanche qui se déverse de l'est.

Désormais, les regards se tournent vers la frontière allemande, dont Kiev n'est séparée que par 450 milles.

●

L'héroïsme des Russes puis leurs succès auront eu le mérite d'attirer sur eux l'attention du monde. L'isolement de l'U.R.S.S. n'est plus qu'un souvenir. Après la guerre, les Russes ne fermeront plus leurs frontières au monde extérieur. Ils seront solidaires avec les puissances occidentales du nouvel ordre international qui se prépare dans les grandes capitales.

Aussi, n'est-il pas trop tôt pour présenter une image des Russes qui ne soit pas exclusivement celle des communiqués de guerre et des actes d'héroïsme. C'est ce que nous avons essayé de faire dans ce numéro.

●

Les derniers succès soviétiques n'ont pas réussi à faire passer au second plan quelques développements remarquables de la bataille de l'Atlantique. La lutte peu spectaculaire qui oppose les U-boats et les bombardiers allemands aux convois alliés est d'une importance au moins égale à celle qui se déroule sur les steppes russes. Aux yeux des Allemands, la bataille de l'Atlantique vient même avant la « croisade anti-bolchevique ». Car si leurs réserves tactiques et stratégiques ne leur permettent plus une action offensive à l'est, ils comptent néanmoins sur leur ingéniosité pour priver les Alliés de leur ravitaillement et les réduire à l'impuissance. C'est ce qui explique les dernières attaques sous-marines, qui mirent fin à l'accalmie du front de l'Atlantique.

●

Les Alliés prirent aussitôt des mesures radicales pour assurer la sécurité de leur navigation.

Ce fut d'abord le raid des sous-marins de poche britanniques contre le « Tirpitz » dans un fjord de Norvège. Le cuirassé allemand est immobilisé au moins pour quelque temps.

Puis, une nouvelle sensationnelle fut annoncée : le gouvernement portugais accordait à ses vieux alliés britanniques des bases aériennes et navales aux Açores. La route centrale de l'Atlantique se trouvera donc dotée d'une escorte aérienne continue depuis la côte américaine jusqu'à la côte africaine. Pour ceux qui savent ce que signifie cette ombrelle aérienne au milieu de l'Atlantique, l'événement est d'importance. En effet, grâce aux avions d'escorte des Açores, un cercle ayant 800 milles de rayon, dont la plus grande partie ne pouvait être atteinte à partir des aérodromes terrestres alliés, sera patrouillé en permanence.

●

La route centrale de l'Atlantique mène principalement à la Méditerranée, où des événements importants pourraient se dérouler bientôt.

L'aviation alliée confirme cette impression. Depuis quelques jours, les communiqués nous annoncent « quotidiennement » des raids sur Corfou, la Crète, la Grèce et Rhodes.

Ces opérations systématiques rappellent la phase préliminaire de chacune des offensives amphibies alliées.

●

L'Italie a fini par se ranger aux côtés de ses Alliés traditionnels.

On pourrait être sceptique sur la valeur de l'apport militaire de l'Italie dans cette phase finale de la guerre. Nous croyons quant à nous que le soldat italien armé et équipé par les Alliés, disposant d'avions et de chars modernes, et ayant par-dessus tout pour objectif la libération de ses compatriotes et du territoire national, rachètera, par sa conduite sur le champ de bataille, les fautes commises par ses anciens dirigeants. — J. A.

PAS DE PAIX SEPAREE AVEC L'ALLEMAGNE

confirme

MADAME KOLLONTAI

l'ambassadrice soviétique

Madame Kollontaï, ambassadrice de l'Union Soviétique en Suède, est la plus importante femme diplomate du monde. Ministre depuis plusieurs années, chargée de représenter les intérêts de son pays auprès du gouvernement suédois et d'assainir les relations russo-suédoises, elle s'est acquittée de sa mission avec tant de maîtrise qu'elle vient d'être honorée par Staline du titre d'ambassadrice.

Cette promotion n'est qu'une juste reconnaissance des services rendus à son poste, une preuve vivante de ce qu'une femme de sa mesure peut réaliser quand de pareilles responsabilités lui sont confiées.

Madame Kollontaï, qui est une amie estimée de Staline, vient d'accorder une interview exclusive à notre confrère Gordon Young du « Daily Express ». Cette interview nous a été transmise par câble, et nous la publions en exclusivité pour le public du Moyen-Orient.

Gordon Young : « Pensez-vous que nous pourrons maintenir la coopération des Nations Unies après la guerre ? »

Madame Kollontaï : « Qu'est-ce qui pourrait l'empêcher ? Si notre amitié peut porter des fruits aussi riches dans la guerre, pourquoi ne continuerait-elle pas en temps de paix ? Je pense que, la paix venue, on trouvera que la guerre aura eu cet avantage d'avoir dissipé la méfiance qui existait entre nous, à la suite des succès que nous aurons remportés ensemble et des sacrifices que nous aurons subis en commun. La guerre nous a aidés à nous faire mutuellement confiance. »

G. Y. : « Sur quelle base, selon vous, seraient établis les projets de coopération ? »

Mme K. : « Avant tout sur une base démocratique — en protégeant la démocratie et la liberté de tous les pays du monde — et sur une base économique, en second lieu. »

G. Y. : « Pensez-vous que la rencontre projetée, Churchill-Roosevelt-Staline, puisse avoir des résultats concrets ? »

Mme K. : « Certainement. Les rencontres entre chefs d'Etat sont riches en conséquences. Elles sont nécessaires. Aujourd'hui, en relisant le dernier discours de Churchill, je crois que nous pouvons espérer d'excellents résultats de ce contact. Quand des hommes de l'envergure de nos chefs ou de leurs envoyés personnels se rencontrent, ils peuvent estimer clairement les grandes possibilités réservées par l'avenir, écarter les difficultés mineures qui pourraient surgir. »

G. Y. : « Que pensez-vous des allusions de Churchill au second front dans son discours ? »

Mme K. : « Il était intéressant pour le lecteur russe de noter que Churchill reconnaît que les opérations d'Italie ne suffisent pas à occuper une partie importante des forces ennemies. C'est une indication nouvelle de la politique entreprise par les Alliés. Les Anglo-Américains ont accompli du bon travail en Méditerranée. Il ne faudrait pas croire que nous ne l'apprécions pas suffisamment, par le fait que nous avons constamment mis la question du second front à l'ordre du jour. Nous avons agi ainsi, parce que nous avons besoin de ce second front pour mettre plus rapidement fin à cette guerre.

« Nous comprenons la grandeur et l'héroïsme du peuple britannique, qui opposa une résistance farouche à Hitler en 1940. Peut-être n'est-il pas d'autre pays qui aurait pu se comporter avec autant de courage et de fermeté. »

Gordon Young demande ensuite à Madame Kollontaï si elle veut bien commenter les rumeurs, que les Allemands répandent actuellement dans toutes les capitales neutres d'Europe, d'une paix séparée entre l'U.R.S.S. et l'Allemagne.

Mme K. : « Non, jamais ! Jamais ! Elle serait tout à fait impossible. Les Allemands savent très bien ce que nous pensons d'eux. Ils émettent ces nouvelles dans le but d'en faire profiter leur propre peuple, de tromper l'opinion des pays neutres et de semer la méfiance parmi les Alliés. »



DANS LES VILLAGES LIBERES

Près de leur maison incendiée, une femme, trois enfants et leur chien attendent d'être secourus. L'ennemi est déjà loin et les troupes soviétiques ouvrent le chemin à une victoire éclatante. Ci-dessous : les habitants de Rtzyn, réduits à l'esclavage par les Allemands, ont retrouvé, grâce à l'avance des troupes soviétiques, le droit à la vie et à la liberté.



L'U.R.S.S. VOUS PARLE...

L'été et l'automne 1943 nous apportent les grandes nouvelles de l'offensive russe contre les lignes allemandes sur le front oriental, et celles des victoires russes sur tous les fronts. Victoires longtemps préparées sur le plan moral, industriel et militaire et qui annoncent la victoire finale.

Il est d'un intérêt primordial, aujourd'hui que les Anglo-Américains et les Russes étudient en commun les problèmes de la guerre et ceux de l'après-guerre, de connaître davantage ce que disent et ce que pensent les Russes.

Ayant retrouvé une collection de l'hebdomadaire russe publié à Moscou, le « Moscow News », nous avons essayé de rendre aussi fidèlement que possible, dans la forme extérieure et dans le fond, quelques articles intéressants qui y ont paru récemment. Nous avons groupé ces articles sous la forme d'un journal « Nouvelles de Moscou » que l'on lira dans les trois pages qui suivent. Ecrits par des Russes, en langue anglaise, il est vrai, c'est-à-dire à l'usage des étrangers de Moscou, ces articles et reportages rendent néanmoins la mentalité et la préoccupation actuelle du peuple russe.

A travers les lignes, on sent cette unité de directive et cette simplicité tactique qui, malgré les différences de nationalités, ont donné aux Russes cette force massive de « rouleau compresseur » que les Allemands s'attribuaient à eux-mêmes.

Se battre pour défendre un idéal, reconstruire sans relâche, c'est par des faits, qu'en Russie, on exprime ces mots d'ordre d'action et d'espérance. C'est du moins ce que les journalistes russes veulent concrétiser dans leurs nouvelles.

L'U.R.S.S. à vol d'oiseau

vue par un militaire

L'armée russe a subi de nombreux changements depuis le début de la guerre. L'extension du front, l'utilisation toujours accrue des armes mécaniques, en particulier des tanks, ont forcé le commandement russe à individualiser davantage ses différentes unités. Plus mobiles et plus indépendantes, elles ont pu accomplir des tours de force militaire, qui ont leur origine, dans une nouvelle conception de leurs fonctions. Il nous a semblé d'un intérêt particulier de consulter une personne qui, rentrée de Russie depuis quelques jours, s'apprête à y retourner sous peu. Le colonel Losic, attaché militaire yougoslave auprès du gouvernement de l'U.R.S.S., est bien placé pour nous donner quelques indications sur l'esprit de ces changements. Malgré ses obligations officielles, il nous a fait une déclaration intéressante que voici :

Le colonel Losic répond à mes questions avec une discrétion militaire.

— Je ne peux vous rapporter aucune précision technique, me dit-il d'avance. Mes connaissances sont d'ailleurs relatives.

Je note les quelques renseignements qu'il consent à me donner et qui, énoncés par lui, revêtent une importance particulière.

En Russie, le gouvernement attache beaucoup d'intérêt au secret des mesures militaires. Chacun agit, et ne parle pas. Rien ne transpire, car un mot dit au hasard peut avoir des conséquences imprévisibles. Les hôtes étrangers voient les seuls détails de l'organisation militaire que leur mission exige.

L'ORGANISATION DE L'ARMÉE RUSSE

L'armée russe est une armée parfaitement organisée. Sur son organisation reposent sa cohésion, sa force, qui lui assureront le succès final sur le front oriental.

C'est une armée jeune. Les soldats et les officiers sont jeunes. Les cadres, malgré leur âge, ont une expérience militaire excellente, apprise à l'École Supérieure. C'est ainsi que le commandement a pris avantage de l'échec de l'offensive allemande de l'an dernier, de la tentative d'offensive de cet été, pour passer à l'attaque sans relâche.

— La distinction entre officiers et soldats est-elle la même en Russie que dans les autres nations ?

— Dans l'ensemble, oui. Elle existait déjà avant la guerre, mais un peu tempérée par deux faits. L'officier avait un nom particulier, celui de « commandant », qui impliquait qu'il n'avait pas de préséance de droit, bien qu'il l'eût en fait, sur ses soldats. On lui attachait un commissaire politique. Depuis un an, des modifications ont été introduites. Le commissaire politique a été supprimé. L'officier reçoit une large solde. Il porte un uniforme élégant, qui rappelle celui d'il y a vingt ans, avec de beaux galons et de belles épaulettes.

LA CONDITION DU SOLDAT

« Le soldat, lui aussi, est chaudement vêtu et bien nourri. Soldats, officiers, généraux, toute l'armée donne l'impression d'un organisme vivant, bien alimenté, où toutes les parties fonctionnent avec simplicité et harmonie.

« C'est une armée forte et disciplinée, dont les succès tiennent à un moral exceptionnellement haut. A tous les degrés de l'échelle militaire règne la confiance la plus absolue.

« L'équipement et les armes sont des plus modernes et de nouveaux modèles d'avions et de tanks sont opposés aux nouveaux modèles allemands. Les avions de chasse Yak, etc., ont fait leurs preuves. Les tanks ont vaincu les « Tigres » allemands. »

— Avez-vous visité des fronts de guerre ?

— Je suis descendu à l'aérodrome de Stalingrad et j'ai survolé la ville. La destruction était presque totale, mais on reconstruit activement.

« J'ai passé à Moscou un an environ, soit la plus grande partie de mon séjour en Russie. Moscou est une grande cité européenne, tranquille et laborieuse. Elle ne semble pas en guerre.

ON N'A PAS FAIM A MOSCOU

« J'habitais une maison, puis l'hôtel, et me suis toujours trouvé très bien logé. J'étais libre de mes mouvements, et j'ai rencontré de nombreuses personnes russes, avec lesquelles, grâce à mes connaissances du russe, j'ai pu me lier intimement.

« On n'a pas faim à Moscou. La ration de pain des ouvriers est de 700 grammes par jour. Dans certaines organisations ouvrières, ils peuvent recevoir 150 grammes supplémentaires à la cantine. Les autres personnes ont droit entre 400 et 500 grammes par jour. Et la ration se compose de deux tiers de pain bis et d'un tiers de pain blanc.

« Toute la nourriture s'obtient sur présentation de coupons de rationnement dans les magasins de l'Etat, aux prix officiels. Mais dans d'autres magasins libres, on peut acheter aux prix du marché libre tout ce que l'on désire. En cette saison on ne manque pas de légumes. Au contraire, chacun tire de son jardin potager des légumes en abondance.

« La population est saine, elle n'a pas l'air sous-alimentée, sa détermination est absolue. »

— Quelles sont les impressions que vous avez retirées de la presse russe ?

— En Russie, on s'est fixé une tâche immédiate : briser l'armée allemande. On veut que l'aide alliée soit entière, que les Etats-Unis et la Grande-Bretagne ouvrent un second front le plus vite possible.

« Pour le moment, les Russes concentrent leurs efforts sur la guerre. Ils luttent pour que tout homme soit libre, que chaque peuple dispose de lui-même, que les vœux du peuple soient exaucés.

« Ils manifestent une grande sympathie pour les Français. Leurs œuvres sont lues avec intérêt, et les Français qui se trouvent chez eux sont fêtés comme des amis chers. »

A. H.

DANS CE NUMERO

Un nouveau traitement des cas de chocs nerveux fait ses preuves. Page 2.

Les pilotes de chasse de la force aérienne rouge. Page 2.

Nouvelles de Moscou

DANS CE NUMERO

La vie revient dans la ville du combat à mort. Page 3.

L'humour allemand devient critique. Pages 2 et 3.

No. 736 — ETE 1943 — 30 KOPECKS

LE TRAITE D'ALLIANCE ENTRE L'U.R.S.S. ET LES ETATS-UNIS A UN AN

IL Y A UN AN, un accord sur les principes visant à une aide mutuelle dans la guerre contre l'agression fut signé à Washington entre le gouvernement des Soviets et les Etats-Unis d'Amérique. La signature de cet accord constituait un pas en avant vers la consolidation des relations amicales entre les deux grandes républiques, un jalon important vers leur collaboration dans la lutte commune que les peuples épris de liberté livrent contre la tyrannie de Hitler.

Le traité de Washington étudie les principes s'appliquant à l'aide mutuelle dans la guerre contre l'agression. Il y a un an, il donnait la mesure de l'assistance mutuelle qui liait les deux grandes puissances. Quand l'Allemagne hitlérienne attaqua traîtreusement l'Union Soviétique, le gouvernement des Etats-Unis rendit sa position publique dès l'abord, déclarant qu'il était prêt à aider l'Union Soviétique dans sa lutte contre l'envahisseur hitlérien. En supportant le poids entier de la machine de guerre hitlérienne, l'Union Soviétique donna aux Etats-Unis le temps dont ils avaient besoin pour développer leur potentiel de guerre et pour préparer les coups qui devaient tomber sur l'Allemagne hitlérienne et ses satellites.

Cette collaboration, commencée dès les premiers jours de la guerre germano-russe, continua à se développer. Le gouvernement des Etats-Unis avait pleinement conscience de la grandeur des événements qui balayaient le monde, et vit clairement que l'Amérique ne pourrait se tenir à l'écart. Pour tous les observateurs sensés, il était clair que le caporal, qui se dénommait « führer », visait à dominer le monde, que les Etats-Unis et tout le continent américain figuraient au premier plan de ses intentions.

Signé quand les Etats-Unis étaient déjà mêlés dans la conflagration mondiale, l'accord du 11 juin 1942 consolida et cimenta davantage l'amitié entre les peuples de l'Union Soviétique et des Etats-Unis, et leur collaboration dans la lutte commune. Venant après la conclusion du traité d'alliance anglo-soviétique, dont la signification historique était claire au monde entier, il constituait un complément utile à ce traité auquel il était lié par l'identité des buts.

Les hitlériens cherchèrent à exploiter pour leurs propres fins criminelles les vieux préjugés qui avaient empêché dans une grande mesure le développement normal des relations amicales entre les peuples de l'Union Soviétique et des Etats-Unis. Ils comptèrent sur les tendances isolationnistes qu'ils avaient utilisées antérieurement dans leurs intrigues et leurs machinations. Ils n'avaient pas compris que ces tendances s'étaient affaiblies, et que la grande majorité du peuple américain supportait la politique du président Roosevelt, qui prévoyait une participation active des Etats-Unis, dans les efforts combinés des Nations Unies.

Le peuple des Soviets et son Armée Rouge sont au courant de l'aide qu'ils reçoivent du peuple américain. La valeur de cette assistance est augmentée par les nouvelles des succès marqués par les forces armées américaines dans la lutte contre l'ennemi commun.

La lutte pour une paix durable par la victoire complète sur l'ennemi, telle est la base de stabilité des relations soviéto-américaines, la fondation sur laquelle la coalition anglo-soviéto-américaine repose. C'est pourquoi la consolidation des relations amicales entre les membres de la coalition anglo-soviéto-américaine, leur collaboration dans la lutte est de l'intérêt de toutes les nations qui aiment la liberté.

Les souscriptions au nouvel emprunt de guerre dépassent 20.000.000.000 de roubles

LE COMMISSAIRE AUX FINANCES A. Zverev annonçait hier que le second emprunt d'Etat de 12.000 millions de roubles avait été dépassé de 8.121 millions de roubles.

Car le placement d'une émission d'Etat a une signification autre que celle d'un placement ordinaire. C'est une preuve nationale de patriotisme, de l'anxiété de toutes les couches de la population à contribuer au maximum à la victoire, et un lien nouveau dans l'unité indivisible des nombreux peuples qui composent l'Union Soviétique pour défendre les valeurs matérielles et spirituelles de l'U.R.S.S.

Dans les 24 premières heures de l'annonce faite à la radio au sujet de l'emprunt, la première émission fut couverte et dépassée de 2.564 millions de roubles. Des nouvelles de nombreuses régions du pays donnent une idée de l'empressement montré par le peuple. Des réunions eurent lieu spontanément dans les entreprises industrielles, les fermes collectives et les autres institutions, exprimant l'ardeur du sentiment patriotique qui animait les participants.

Durant les quinze dernières années, le peuple a donné à l'Etat plus de 66.000 milliards de roubles. Quand la Russie était en danger mortel, le premier emprunt de 10.000 millions de roubles fut dépassé de 3 milliards et deux cents millions. A côté de cette contribution, des centaines de millions de roubles rentrèrent dans le fonds de la Défense.

Ce fut la campagne populaire instaurée par les fermiers collectifs de la région de Tambov, apportant à eux seuls plus de 7.000 millions de roubles en moins de quatre mois.

Des souscriptions à l'emprunt par des fermiers collectifs sont montées à des centaines de milliers de roubles chacune. Un fermier collectif souscrivit pour plus de 400.000 roubles. Un fermier collectif de la région de l'Amour, Mikhaïl Moshna, pour 105.000 roubles ; un conducteur de tracteurs, N.S. Tsegelnin, pour 100.000 roubles. La république de Kazkh annonce que des centaines de fermiers ont souscrit pour une somme de 30.000 à 100.000 roubles.



UN HEROS commandant d'une batterie antiaérienne, le sergent Polienko, a abattu 16 avions ennemis, comme l'indiquent les 16 étoiles qu'il a dessinées sur sa batterie. Le sergent Polienko a été décoré de l'ordre de la Guerre Patriotique (deuxième classe).

LE 14 JUILLET TROUVE LA FRANCE PRETE

DEPUIS plus d'un siècle et demi, le 14 juillet est une fête nationale française. La chute de la Bastille, ce bastion de la réaction, cette prison où languissaient les fils les plus courageux et les plus progressistes de la nation française, ouvrit la porte toute grande à la glorieuse Révolution française qui, d'un geste, a placé le pays féodal arriéré à l'avant-garde de l'humanité.

Le 14 juillet 1789, le peuple de Paris emportait la Bastille et il était victorieux. C'était la première grande victoire du peuple sur les oppresseurs et les obscurantistes, et c'est pourquoi son anniversaire a toujours été fêté dans une joie universelle.

Il y a déjà trois ans, toutefois, que le peuple français ne peut plus célébrer sa fête nationale avec la gaîté coutumière. Ce jour rappelle avec une douleur particulière la grande tragédie de la nation française.

On a beaucoup dit et écrit, et on le fera encore dans l'avenir, sur les causes de la catastrophe, qui amena l'annexion de la France à l'Empire de Hitler, ou, comme le jargon nazi le dit, à l'« espace allemand ».

Il n'est que les personnes égarées volontairement ou involontairement qui peuvent prétendre que la défaite française était le résultat d'une faiblesse spirituelle ou d'une décadence morale. Tous ceux qui connaissent quelque chose de la France et du peuple français savent qu'une telle affirmation n'est que vile calomnie d'une grande nation. Les Français du XXe siècle sont aussi grands que les Français du XIXe, du XVIIIe ou du XVIIe siècle.

Dans l'U.R.S.S., le peuple français a depuis longtemps gagné une sympathie profonde. Le Français honnête, gai, industrieux, intelligent, habile et patriote d'aujourd'hui est prêt à se sacrifier pour la France et à se battre pour sa liberté et son indépendance jusqu'à son dernier souffle, comme ses ancêtres l'ont fait.

Et si la botte allemande foule le sol français aujourd'hui, c'est parce que le peuple français a été trahi...

Aujourd'hui, la nation française connaît les jours les plus sombres de son histoire. Le « nouvel ordre » a apporté avec lui la souffrance et la dégradation indicible.

Et peut-être un des traits les plus humiliants du régime actuel est le fait qu'en exécution des obligations contractées par Laval auprès de son maître Hitler, des centaines de milliers de Français sont envoyés en Allemagne pour travailler dans les ateliers de guerre allemands à la production d'armes destinées à asservir la France...

Mais ces années sombres ne s'évanouiront pas sans laisser de trace dans l'histoire. Dans chaque ville, dans chaque village et dans chaque famille française naît un sentiment profond de relèvement. Dans son cœur, chaque Français refond les valeurs. Une haine véhémente de l'oppresseur et du traître qui a ouvert les portes du pays à l'ennemi mûrit.

Pas un jour ne passe sans que des soldats et des officiers allemands ne soient abattus par des balles de patriotes. Chaque jour, de nouveaux volontaires se joignent aux groupes de guérilla. Un travail secret mais vigoureux se poursuit partout. On forme une armée du peuple, une armée de vrais patriotes qui attend impatiemment l'ouverture du second front sur le continent européen pour frapper l'arrière de l'occupant hitlérien et écraser la gendarmerie de Laval et sa police secrète.

Bien que le peuple français n'ait pu fêter librement sa fête nationale, il n'a pas perdu courage. Il a confiance — et une confiance pleinement fondée — dans la solidarité de lutte de la puissante coalition anti-hitlérienne.

Avec l'U.R.S.S., la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, la France jouera son rôle dans l'assaut de la « Forteresse Européenne » que les fascistes ont transformée en prison des peuples.

Le Conseil Central des Syndicats pour l'Union a encouragé le prêt entièrement, car « il accélérait la défaite des envahisseurs fascistes allemands et la restauration de l'économie nationale dans les districts libérés ».

Dans une unité militaire, un officier-soldat, Mikhaïl Kucherov, dit : « Que notre argent placé dans l'emprunt de guerre soit converti en milliers de tanks supplémentaires qui chasseront la rage hitlérienne de la terre russe. »

L'Académie d'Architecture reconstruit les villes et les villages

UNE des premières tâches pour la restauration des villes et des villages soviétiques ruinés par les envahisseurs fascistes est la reconstruction de Stalingrad, dit Karo Alabyan, vice-président de l'Académie d'Architecture de l'U.R.S.S.

Une commission d'experts doit quitter Moscou pour examiner la situation. Elle aidera les autorités locales de Stalingrad à donner un rang de priorité, quant aux travaux immédiats à entreprendre, et se préparera à établir des plans à longue échéance pour la reconstruction des quartiers centraux et de plusieurs des plus grands immeubles de la ville.

Des travaux de reconstruction ont déjà commencé à Voronezh.

« Notre but n'est pas simplement de restaurer les rues, les places publiques et les immeubles dans ces villes déchirées par la guerre. L'Académie d'Architecture se fait un devoir de créer de nouvelles villes modernes, bien construites et attrayantes. »

Le travail de la « planification » de l'Académie se borne actuellement à trois villes : Stalingrad, Voronezh et Istra. Mais ce n'est que le commencement. Nous devons entreprendre la tâche gigantesque de reconstruire des milliers de villes et villages démolis.

De nombreuses années d'un effort titanesque, fourni par le peuple entier, et l'aide des nations alliées, seront nécessaires pour reconstruire ce que les Allemands ont détruit.

L'Institut de Planification des villes classe les villes, bourgades et villages, et localités rurales selon le nombre d'habitants et la signification dans l'économie, l'histoire et la culture nationales. Cette classification servira de base pour la construction et les améliorations des différents types de locaux habités.



DES EQUIPAGES de tanks défilent, en formation de combat, devant leur chef.

UN NOUVEAU TRAITEMENT DES CAS DE CHOCS NERVEUX FAIT SES PREUVES

PARMI LES NOUVEAUX PROBLEMES posés par la médecine de guerre, les cas de concussion au crâne et au cerveau, et des lésions du système nerveux en général, accompagné de la perte fréquente de l'ouïe et de la parole, et quelquefois des sens du goût et de l'odorat, sont les plus embarrassants.

L'expérience des médecins russes leur a permis de faire des progrès sensibles dans l'analyse théorique de la maladie et son traitement.

Un certain capitaine N. avait été frappé de concussion nerveuse durant la défense de Sébastopol, et, encore inconscient, fut transporté par avion à un hôpital central militaire.

Deux mois plus tard, on le libérait du service pour incapacité totale, et il retournait à son foyer à Lipetsk. Souffrant d'un étourdissement constant et de la perte de l'équilibre, il n'entendait ni ne parlait plus, et les odeurs et les parfums n'avaient plus de sens pour lui.

LE TRAITEMENT SPECIALISE

Il était devenu incapable de travailler. Toute fréquentation lui était pénible. Après quatre mois de souffrances, il entendit parler d'un hôpital spécialisé dans le traitement de sa maladie, et il s'y rendit.

Quatre jours après son arrivée, l'usage de la parole lui fut rendu.

Quelque temps plus tard, il avait recouvré toutes ses facultés.

Sur sa propre demande, il fut soumis à un nouvel examen médical et renvoyé au front.

La dernière guerre avait déjà révélé que cette classe de blessés comptait un grand pourcentage de personnes qui perdent l'ouïe ou la parole, comme résultat d'un trauma hystérique du système nerveux, et non d'une blessure organique. Les deux se combinent quelquefois.

C'est ce qui était arrivé au capitaine N. Les effets du trauma hystérique n'avaient pas disparu, bien que la blessure du système nerveux central ait été guérie. Par suite du manque de soins médicaux, ce genre de blessures de guerre prenait six mois au moins pour guérir.

On a reconnu, dans le nouveau traitement russe, que l'enchaînement et la nature variée des différentes formes de blessures nécessitaient une détermination précise des limites temporelles de l'évacuation et des méthodes précises de traitement.

L'expérience acquise par le professeur Yahov Tyomkin, directeur scientifique et chirurgien en chef dans un hôpital russe, a démontré la sûreté de la nouvelle méthode.

L'an dernier, 90 patients sur 100, dans l'hôpital, furent guéris et le temps moyen de convalescence fut réduit à 30 jours.

Les patients qui sont déviés sur cet hôpital, qui est situé loin du front, sont des cas rebelles.

ETUDE DES COURANTS VITAUX DU CERVEAU

« Nous soignons la perte de l'ouïe par l'exercice et le développement des restes de cette faculté, disait le professeur Tyomkin, en employant des aides artificielles et en utilisant des stimulants médicaux. Mais le succès n'est assuré que si l'on a déterminé avec précision la nature de l'affection.

« L'environnement joue un rôle essentiel. Un malade qui en voit d'autres, souffrant de la même maladie, guérir progressivement, perd son pessimisme et fait des efforts pour guérir.

« La collaboration constante de plusieurs compétences médicales a permis de coordonner les soins dans tous les domaines. »

L'humour allemand devient critique

L'HUMOUR ALLEMAND sur les sujets de guerre et de politique s'enrichit tous les jours de nouvelles anecdotes. En voici quelques-unes :

Hitler dit à Gœring un matin : « Imagine-toi, Hermann, que j'ai rêvé hier que mes troupes avaient repris Rostov. »

« Est-ce vrai ? demanda Gœring. Eh bien, vous feriez mieux de retourner tout de suite au lit et de reprendre aussi Stalingrad. »

Le prisonnier allemand Hans Tibes, caporal du 105ème régiment de la 72e division, raconte celle-ci : « Un ouvrier allemand à qui l'on demandait s'il était satisfait du régime hitlérien répondait : « Evidemment, Hitler nous avait promis du travail et du pain, et il nous a donné les deux. Il est vrai que nous avons trop de travail et pas assez de pain, mais, après tout, ce n'est qu'une question de proportion. »

Depuis que les Anglais bombardent les villes allemandes, les raids aériens font peur à Frau Essel. Son mari, un officier nazi respectable, essayait de la faire surmonter sa nervosité. « Si les Anglais venaient bombarder la ville, lui disait-il, il faudrait rester calme et ne pas perdre la tête. » Une nuit, les sirènes prévinrent les gens de la ville de l'approche des avions britanniques. Essel réveilla sa femme et, avec beaucoup de sang-froid, l'aida à s'habiller, mit son veston, son chapeau et, sa canne à la main, l'escorta vers l'abri.

— Tu vois, lui dit-il, il n'y a rien à craindre tant que l'on garde son calme.

— Oui, Willi, dit-elle doucement. Mais je crois que tu aurais pu quand même mettre tes pantalons !

La mobilisation totale de Hitler suscite beaucoup de plaisanteries amères. Celle-ci parvint au front dans une lettre adressée à un soldat de la 95ème division :

Le docteur au patient : « Vous devez éviter la nourriture lourde, le vin, les cigarettes. Vous ne devriez pas veiller dans les restaurants, ou assister à des meetings de sport. »

Le patient : « Je sais, je sais. Le docteur Gœbbels m'avait prescrit tout cela il y a longtemps. »

(Lire la suite en page 3)



« Aucune bombe britannique ne tombera sur le territoire allemand. » (*Proclamation de Gœring*)

— *Apprends à t'y habituer, Hermann ; la dose sera tous les jours plus forte !* — Dessin de Boris Efimov.

LES RECHERCHES DANS LES MALADIES DU CANCER

LE NOMBRE DE CAS de cancer a toujours préoccupé les savants du monde entier, et en Russie, malgré les difficultés de la guerre, les recherches se poursuivent sans cesse.

Un nouveau département dirigé par le professeur R. Luriya a innové une nouvelle collaboration entre les cliniciens et les chirurgiens.

Avant la guerre, on songeait surtout à relier les maladies précancéreuses et les cancéreuses, et on essayait surtout d'établir la loi de développement de l'une ou l'autre. On observe particulièrement aujourd'hui l'étiologie et la pathogénèse du cancer. M. Neiman a prouvé que dans les cas de tumeur, un trouble causé dans l'assimilation des tissus implique l'action d'autres organes.

Les changements dans l'assimilation apparaissent dès l'état dit « précancéreux », état où la tumeur à tendance pernicieuse n'a pas encore pris la forme cancéreuse. Ces troubles se trouvent dans les tissus affectés et dans les autres organes qui, semble-t-il, n'ont pas été touchés par la maladie.

Ainsi, une série de changements dans l'état général du malade précèdent les troubles cancéreux localisés proprement dits.

On a fait aussi des recherches intéressantes sur l'hérédité du cancer. On a persévéré dans l'étude des effets de l'intervention chirurgicale, des rayons X.

Un réseau d'instituts anti-cancéreux a été répandu dans le pays entier dont certains, libérés de l'emprise allemande depuis peu, ont repris contact avec les cellules-mères.

LES PILOTES DE CHASSE DE LA FORCE AERIENNE ROUGE

LE GENERAL me tendit une paire d'écouteurs. Je les mis et entendis tout de suite une voix dire : « B pour Basile. Six M à gauche. B pour Basile. Six Akk allemands à gauche. B pour Basile. »

Une autre voix interrompit : « Quatre Allemands au-dessus de nous. Plus haut près du nuage. Ils vont nous attaquer maintenant. »

Les écouteurs vibraient. Plusieurs voix se mêlaient dans un grondement où je ne pouvais comprendre que des membres de phrase disjoints. Une voix se fit entendre dans la mêlée.

« Calmez-vous, jeunes gens. C'est B pour Basile. Dans deux secondes, nous attaquerons les Allemands à gauche. Sept et huit, prenez garde à la rangée supérieure. Allons ! »

Il était encore tôt. Le soleil venait de se lever.

Nous avions une bonne vue sur les lignes avancées et au loin sur le *no man's land*. Des obus explosaient et de petits nuages de fumée formaient un dessin sur la steppe verte du Kouban. Le vent nous ramenait l'âcre odeur de la poudre et les bruits sourds du feu de l'artillerie.

Au-dessus de nos têtes, on entendait le vrombissement incessant des moteurs d'avions. De temps à autre, il s'élevait à un régime fou, puis diminuait peu à peu tandis que le combat se rapprochait de la ligne du front. Le craquement des coups de mitrailleuse coupait parfois le bruit des appareils.

A plusieurs milliers de mètres, dans le ciel pâle, des points à peine visibles — les Yakovlev-7 et les Messerschmitts — se tournaient et se mêlaient dans le premier engagement de la journée.

Le général suivait la lutte. De temps en temps, il prenait le microphone et murmurait quelques mots, soit pour approuver, soit pour crier : « Attention ! Attention ! Deux Allemands derrière vous. B pour Basile. Envoyez-en deux plus haut. C'est ça. »

Soudain des flammes jaillirent de deux points du ciel et deux avions vinrent s'écraser, suivis d'un épais nuage de fumée.

« Bon travail, dit le général. Maintenant, rentrez dedans. »

Quinze minutes plus tard, la bataille était terminée, et cinq chasseurs fascistes étaient en flammes. Une patrouille de Yak-7 s'envola pour prendre la suite de l'escadrille qui avait soutenu l'engagement. A l'aérodrome, je vis B pour Basile. Il était debout près de son avion, surveillant les mécaniciens qui chargeaient les mitrailleuses et les canons de munitions.

C'était un major d'une trentaine d'années, et sa face grave et brune avait un profil caractéristique à cause d'une courte barbe.

« Shmelev, c'est mon nom. »

Assis sur le gazon, nous vîmes une fusée verte partir de la station de commandement de l'aérodrome. Shmelev se leva. Les 10 Yaks ensemble, en quelques secondes, filaient sur la piste de l'aérodrome et s'envolaient.

Ils rentrèrent de leur seconde bataille une heure et demie plus tard. Shmelev soufflait et transpirait. Il décrocha son parachute, se jeta sur le ventre audessus du gazon. Après s'être reposé plusieurs minutes, il se leva et dit à une ordonnance d'appeler les pilotes. Ils vinrent encore équipés, au nombre de huit. Une heure et demie auparavant, ils étaient dix.

« Pilotes, dit Shmelev, nous avons perdu deux chasseurs. Un des pilotes devrait encore être vivant. Je crois que c'est Sidorchuk. Je l'ai vu ouvrir son parachute. »

Les pilotes approuvèrent.

« Pourquoi les deux pilotes de droite furent-ils descendus ? Parce qu'ils commirent une erreur. Ils se séparèrent du reste du groupe quand nous commençâmes notre piqué sur les Junkers. »

Shmelev parla durant dix minutes, analysant avec soin la bataille récente contre les bombardiers allemands et les Messerschmitts qui les escortaient. Il regretta la perte d'un pilote et de deux appareils, mais il ne le montra pas. La journée était à peine commencée, et il fallait encore se battre. La moindre erreur, disait-il, avait des conséquences fatales.

Bientôt une voiture de cantine vint et leur donna des sandwiches et du café. La jeune fille qui conduisait se garait près de chaque avion, sautait légèrement, et déposait la portion de chaque homme sur l'herbe près de lui. Les hommes plaisantaient, essayant chacun de la retenir.

Après quelque temps, Shmelev jeta un coup d'œil sur sa montre et inspecta le ciel. Puis il se leva. Je le vis attacher son parachute avec soin. Un signe de la main et, quelques instants plus tard, les avions étaient en l'air.

Ils revinrent sur le point de midi.

« Ce fut dur cette fois-ci, dit Schmelev, après s'être détendu quelques minutes. Nous poussâmes nos avions jusqu'au plafond. A cette altitude, avec les masques d'oxygène, la lutte est dure. Voyez les camarades, ils sont vannés. »

Le major avait entraîné une force supérieure de Focke-Wulfe vers les hauteurs. Les Allemands, sûrs d'emporter la victoire à cause de leur nombre, se fatiguèrent les premiers. Trois chasseurs ennemis furent descendus. Les autres rebroussèrent chemin. Ainsi, tout le jour, les vols continuèrent. Chaque pilote avait volé plus de dix heures. Dix heures, du travail le plus dangereux qui soit.

« Le plus difficile là-haut, durant une bataille, dit Shmelev, n'est pas ce qu'on appelle la sensation de la peur. Cela ne peut se produire chez un pilote que les deux ou trois premières fois. Ce qui est insupportable, ce sont ces vitesses folles, ces ascensions et ces plongeons qui fatiguent tant. Vous devez, tout le temps, tendre vos nerfs pour cette seconde infime où une explosion de vos mitrailleuses trouvera son but.

« Et vous devez toujours surveiller le ciel, autant que les avions ennemis. Vous devez veiller sur les camarades, leur donner des directives et écouter les instructions de l'aérodrome. C'est du travail et du vrai. Du travail et de la sueur. »



L'ESCADRILLE DE CHASSE FRANÇAISE « Normandie » lutte côte à côte avec l'aviation rouge. Les aviateurs français vivent en parfaite entente avec leurs camarades soviétiques. Voici l'as de l'aviation rouge, le capitaine Sibiline, qui possède à son actif cinq avions ennemis, félicitant le capitaine L. de l'escadrille « Normandie » qui vient d'abattre un appareil allemand.

LA VIE REVIENT DANS LA VILLE DU COMBAT A MORT

par BORIS AGAPOV

à l'occasion d'une visite à Stalingrad

LE MATIN après mon arrivée à Stalingrad, je m'en allai faire un tour dans la ville.

C'était une expérience pénible. Il me semblait avoir été jeté dans une autre planète ou dans une autre époque, pour entrevoir le crépuscule du monde, la fin de la culture, les derniers jours de l'humanité.

Un immeuble de six étages, dressé au centre d'une montagne de débris, me fixait des orbites vidées de cent fenêtres arrachées. J'entrai dans le sombre vestibule. Le sol était jonché de fragments de vases, de marbre, et d'éclats de verre bleu des chandeliers. Le large escalier me rappelait une moraine à pic, couverte de cailloux. Les rampes en acier inoxydable luisaient de leur éclat terne sous une lourde couche de poussière.

Je grimpai jusqu'au cinquième étage et parvins à l'étage sans murs, devant lequel s'étendait le panorama d'une ville naguère florissante. Au-dessous, une grande place publique, dont la surface asphaltée et lisse semblait illogique parmi tant de destruction. Le soleil brillait dans un ciel bleu pâle, purifié de tout nuage ou de tout avion, tandis qu'un silence oppressant régnait sur la scène désolée.

Tout à coup, je remarquai du mouvement au bout d'une des rues conduisant à la place. C'était une charrette tirée par deux personnes, une vieille femme et une jeune fille de 16 ans à peu près. La charrette était pleine de paquets et de sacs, et un petit garçon était perché au sommet de la pile. Quand ils parvinrent à la place, ils s'arrêtèrent, et la jeune fille jeta de longs regards, en quête de quelque chose. Puis je la vis s'avancer. La seconde d'après, elle courait vers un banc près d'un arbre, de l'autre côté de la place, où une autre jeune fille, que je n'avais pas remarquée, était assise.

Elles se regardèrent et tombèrent dans les bras l'une de l'autre. Puis elles se quittèrent, riant, bavardant, et se frappant l'une l'autre sur le dos. Quand, enfin, la première excitation de la rencontre, après ces mois terribles, fut passée, les deux jeunes filles s'assirent.

Première impression symbolique de Stalingrad. Ville de lutte, elle était devenue la ville de la réunion.

DANS LES USINES DE STALINGRAD

Je marchais à travers les usines de Stalingrad. Toutes les sections de l'usine n'étaient pas ouvertes, parce qu'on y trouvait encore des mines et des cadavres allemands. Tout à coup, je vis deux pieds surgir des restes d'une machine. C'était un jeune homme en salopette. « Je faisais la chasse au trésor, me dit-il. Je cherche de vieux outils enterrés dans ces débris. »

Il s'appelait Samokhin. Fabricant d'outils, il me conduisit à l'atelier qu'il avait établi dans la salle à manger de l'usine, qui avait échappé aux bombardements. Plusieurs hommes étaient au travail, dans un ordre parfait. Les ou- petite maison de la cité ouvrière sur tils étaient rangés en panoplies sur le mur, tout était à sa place.

Samokhin avait été un des premiers à rentrer à l'usine après la lutte. Elle était envahie par les cadavres, la neige et les mines. Mais Samokhin les avait ignorés. Il avait commencé la chasse aux outils enterrés. Il travaillait dans le bâtiment sans toit, fouillant sans cesse dans la neige comme une marmotte.

Voici son histoire :

Il vivait avec sa femme dans une les bords de la Volga. Quand la guerre parvint à l'usine, il était parti avec ses camarades pour la défendre. Les choses allèrent mal et la direction de l'usine lui ordonna de préparer l'envoi d'une partie de l'équipement vers l'autre rive. Il le chargea sur des camions, l'envoya jusqu'au bac et rentra à la maison pour emmener sa femme.

Elle travaillait dans une usine. Ce jour-là, elle avait été chargée, elle aussi, de la même tâche. Ne pouvant l'accompagner, elle lui donna rendez-vous deux jours plus tard.

Quand il traversa, il y eut un raid aérien terrible sur la ville. Samokhin, dans la tranchée, vit monter des flammes sinistres de l'usine où travaillait sa femme. La nuit tomba, une nuit d'horreur, au ciel rougeoyant. Samokhin était déchiré par l'anxiété, mais il ne pouvait rien faire, et le jour suivant, il dut encore traverser le fleuve, pour travailler à l'usine. Au débarcadère, il rencontre sa femme, en bonne santé. Elle devait accompagner les biens transportés vers une ville lointaine. Elle voulait qu'il la suivît. Un peu grave, il lui apprit qu'il ne pouvait partir.

« Nous avions dit que nous mourrions ensemble, Andrei, et si nous ne sommes plus ensemble, cela veut dire que nous ne mourrons pas ensemble, n'est-ce pas, Andrei ? » dit-elle en pleurant.

Il l'aida à faire ses bagages. Ils durent laisser beaucoup de choses. « Enterrons-les dans le jardin », suggéra sa femme. Il rit, un peu sceptique, mais elle insista tellement qu'il se laissa convaincre, prit une pelle, creusa un grand trou et enterra tous leurs petits souvenirs dans une grande caisse.

Il l'observait, tandis qu'elle pliait soigneusement le linge et enfouissait les tasses et les assiettes dans les coins vides. Malgré son scepticisme, il se souvint d'y mettre aussi son accordéon. Quand ils eurent fini, ils se firent des adieux rapides, et elle partit.

STALINGRAD LIBEREE

En février, les nouvelles de la libération de Stalingrad parvinrent dans toute la Russie. Samokhin accourut chez lui, c'est-à-dire à l'usine, car sa petite maison était sûrement en ruines.

Elle l'était en effet, comme il le vit de ses yeux avec un serrement de cœur. Il travaillait à l'usine dans la journée, et tous les soirs, hanté de souvenirs, il rôdait autour de leur maison perdue. Un soir, il aperçut quelqu'un qui rôdait comme lui, à pas lents et tristes.

C'était sa femme.

Après les premières larmes et la première étreinte, ils sentirent en eux un nouvel espoir, une nouvelle vie renaître.

Le lendemain, ils cherchèrent le coffre et le trouvèrent intact.

Le premier geste de Samokhin fut de retirer l'accordéon, et il se mit à jouer de toute son âme, et la musique forte et riche emplit leur cœur de passion et de joie.



APRES UN RAID particulièrement violent sur Stalingrad, des femmes russes quittent un abri pour regagner leur gîte.

L'HUMOUR ALLEMAND DEVIENT CRITIQUE

(*Suite de la page 2*)

Même la théorie raciste est devenue sujet de plaisanterie. Un soldat de la 95ème division racontait :

« Un nazi très arrogant et fier avait une certaine manière de converser pour se rendre intéressant.

« — Oui, Hitler disait cela il y a longtemps », répétait-il à son interlocuteur. Ou bien : « Gœbbels l'a déjà dit... C'est ce que Rosenberg disait il y a des années. »

« Un jour, une de ses connaissances perdit patience et lui dit : « Cesse de faire ces allusions idiotes, veux-tu ? »

« — Comment osez-vous ? Ne savez-vous pas à qui vous parlez ? Je suis un descendant d'une vieille famille allemande...

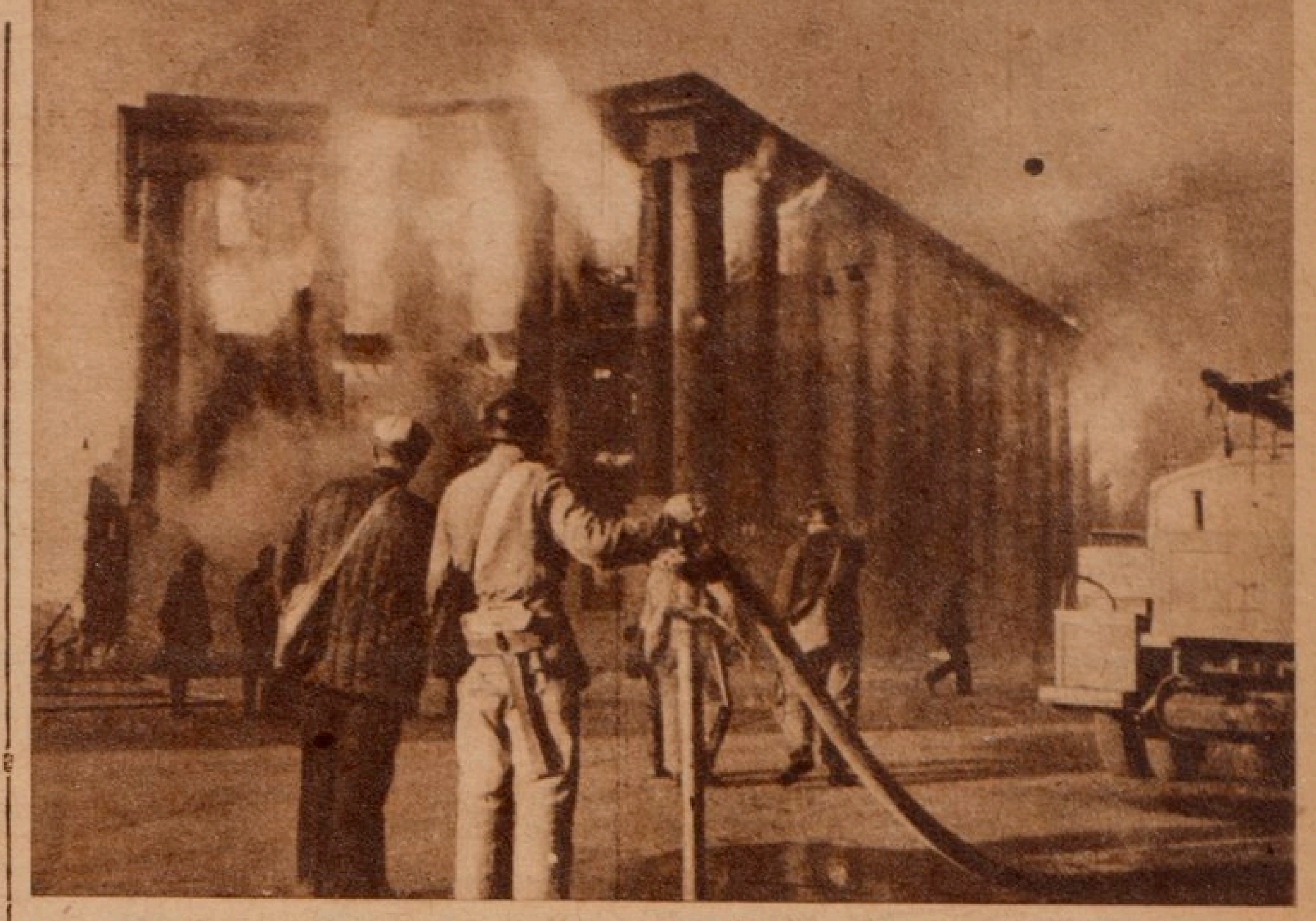
« — Oui, je sais, répondit-on. Darwin le disait il y a bien longtemps. »

Un prisonnier allemand, soldat du 266ème régiment de la 72ème division, nous a rapporté :

« Hitler, Gœring et Gœbbels discutaient ensemble sur ce qu'ils feraient s'ils perdaient la guerre. Gœring disait qu'il avait assez d'argent dans les banques étrangères et qu'il ne craignait rien. Il irait s'établir en Suisse. Hitler avait de l'argent lui aussi et il irait en Amérique du Sud.

« — Quand on viendra me chercher, dit Gœbbels, je m'assoirai sur un tabouret, et dirai d'une voix d'enfant : « Papa n'est pas à la maison !... »

Ainsi, avec les désillusions guerrières, l'esprit critique revient en Allemagne peu à peu...



UNE SCENE DU FILM « Léningrad lutte » : un hôpital mis en flammes par des bombes incendiaires, durant un raid ennemi.

LE JEU D'ECHECS EST EN VOGUE MALGRE LA GUERRE

DEPUIS LE début de la guerre, le nombre de joueurs d'échecs a augmenté, disait le Grossmeister Salo Flohr, un des meilleurs joueurs d'échecs au monde.

« Les échecs sont pleins de combinaisons rapides et de manœuvres, tout comme la guerre moderne. On l'appelait un jeu de soldat dans l'ancien temps.

« Il n'est rien de tel que les échecs pour faire passer le temps dans les tranchées. Ils enseignent l'endurance, l'orientation tactique et la volonté de vaincre. »

Salo Flohr a 34 ans. Il a commencé à jouer à 15 ans et a pris part à 30 compétitions internationales. Il a été classé premier dans 15 d'entre elles, battant des as comme José Casablanca ou Emmanuel Lasker.

Quand la guerre germano-soviétique éclata, Flohr était dans le Caucase. Il y est encore, et c'est dans la capitale géorgienne de Thilisi que je le rencontrai.

C'est là qu'il fit plusieurs exhibitions de jeu simultané dans la maison locale de l'Armée Rouge. Ses partenaires étaient des commandants de diverses unités du front et de l'arrière.

Un certain général était un joueur d'échecs enthousiaste. Il avait toujours sur lui un échiquier de poche. Quand il vit Flohr, il ne voulut pas le laisser partir.

Il ne put s'échapper qu'en enseignant les échecs à son adjudant, qui lui tenait tête.

Dans la flotte, Flohr avait trouvé plus de 200 adeptes des échecs. Les marins rouges ont demandé au Grossmeister de les aider à organiser un tournoi inter-navires.

« Trente internationaux et un internavires », dit Flohr en riant.

« Si vous me demandez mon avis sur la guerre, je vous dirai que, d'après moi, celui qui gagne sur l'échiquier doit aussi remporter la victoire sur le champ de bataille. »

Les artistes de Moscou accueillent leurs collègues de Léningrad

Les artistes de Mocou ont fait un accueil chaleureux à leurs collègues de Léningrad, venus pour recevoir les médailles qui leur avaient été décernées en raison de leur participation dans la lutte du siège de la métropole nordique.

Dans l'hiver épuisant de 1941-1942, ils avaient continué leur travail malgré le froid et la faim. Ils avaient peint des toiles de propagande, des mots d'ordre militaires, des cartes postales. En un mot, ils avaient travaillé sans relâche pour maintenir le moral de la ville.

Ils travaillaient avec des gants et à la lumière de lampes à pétrole, sous le feu de l'artillerie et durant les bombardements aériens. Quand le sculpteur Pinchuk dut s'arrêter de modeler sa glaise, parce que la glaise avait gelé, il peignit des affiches. Yaroslav Nikolyev tomba malade, mais continua à travailler jusqu'au moment où l'ambulance vint le transporter à l'hôpital. Dès qu'il put se rasseoir au lit, il reprit son calepin de notes et se mit au travail.

Les Moscovites ont aimé l'exposition de l'œuvre de guerre des artistes de Léningrad. Ils en ont demandé une seconde.



LES « TIGRES » A L'EXPOSITION. *A l'exposition des armes allemandes, qui s'est tenue récemment à Moscou, on a pu voir des spécimens des différentes armes allemandes capturées depuis l'agression nazie. On voit ici des officiers américains examinant des tanks allemands du type « Tigre ». En deux ans de guerre, l'Allemagne et ses alliés auraient perdu plus de 42.000 tanks sur le front oriental.*

L'Armée R



POUR L'EXEMPLE : Autour d'une potence, les parents d'un patriote russe sont condamnés à assister à son exécution « qui leur servira d'exemple ».

LA GUERRE EN RUSSIE

vue par l'artiste russe Dementi Shmarinov



LE CADAVRE DU FILS : Parmi les morts, sur un champ de bataille, une mère retrouve son fils !



LA RACE INFERIEURE : Dans les villages qu'ils occupent, les nazis ne reculent devant aucun carnage. En voici menant à la potence de pauvres innocents.



DEPORTATION : Nombre de villageois sont déportés en Allemagne. Plusieurs d'entre eux meurent misérablement en chemin. Les nazis n'en ont cure.

CULTURE NAZIE : **Les Allemands ont apporté en Russie la ruine et la destruction.** Le mot « civilisation » a pour eux un sens particulier illustré par Dementi Shmarinov dont le crayon est cinglant.





Une charge de cavalerie dans un village occupé pa



Dans une rue d'Orel libérée, des soldats de l'Armée Rouge se reposent en plein boulevard du Premier Mai. ↑

Un engagement dans la forêt de la région de Kharkov. Les soldats rouges se lancent à l'attaque avec frénésie.



...ouge attaque

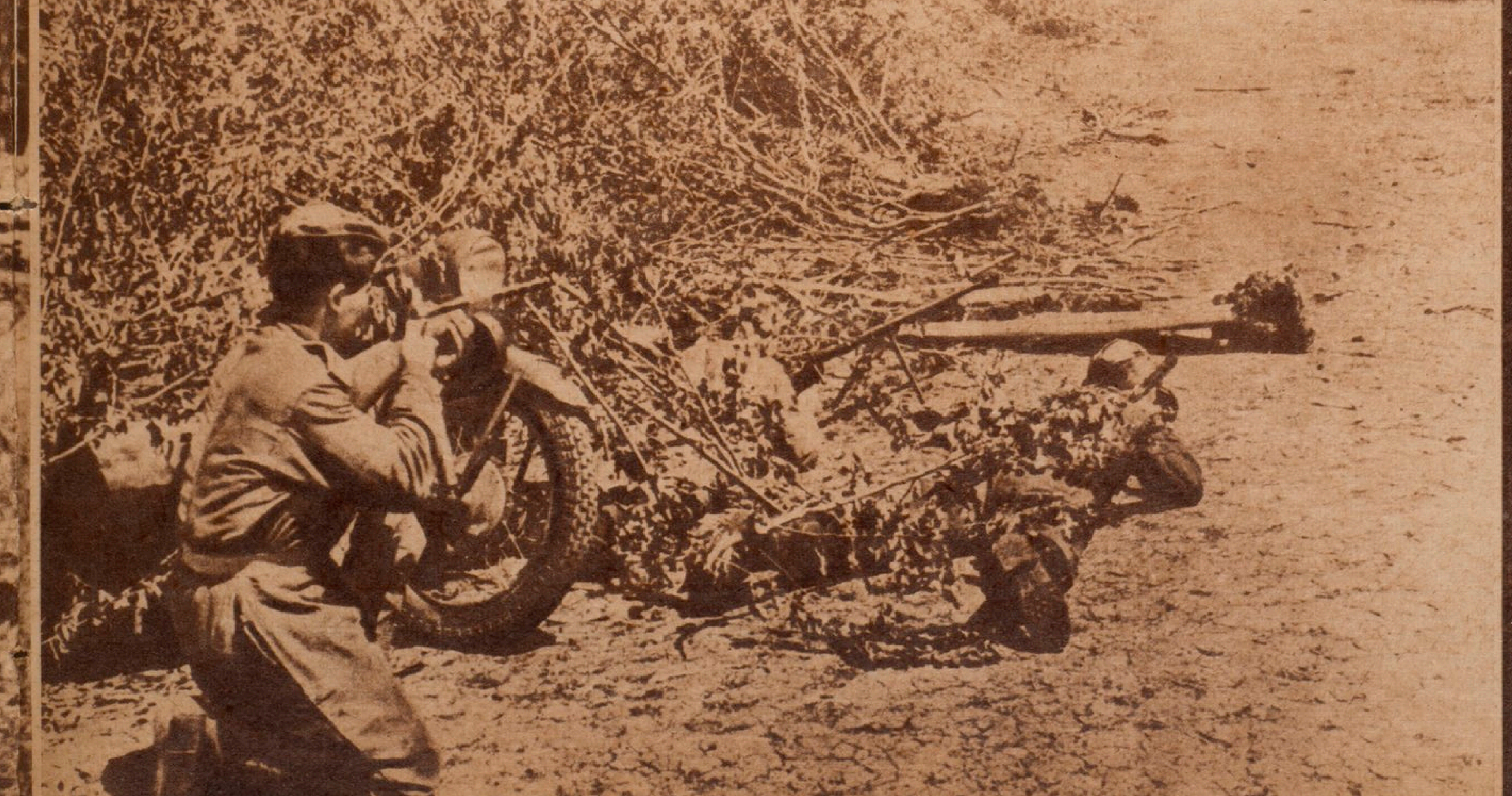


...é par les Allemands. Celle-ci réussit à déloger l'adversaire.



↑ Des servants de mortier soviétiques font feu sur l'adversaire, sous le couvert d'un épais rideau de fumée.

Embusqués derrière des branchages, des motocyclistes armés de fusils anti-tanks guettent le passage de l'ennemi. ↓



La vie est active A LENINGRAD.

Comme dans toutes les villes russes libérées, une fébrile activité règne dans Léningrad que les bombardements violents et le long siège de l'ennemi n'ont pas réussi à abattre. Au contraire, le moral le plus élevé règne parmi les habitants qui pressentent que le jour de la libération entière de leur patrie est proche. Ci-dessus : de petits orphelins recueillis dans une maternité profitent du beau temps pour effectuer en groupe une promenade au grand air sous la surveillance d'une garde vigilante.



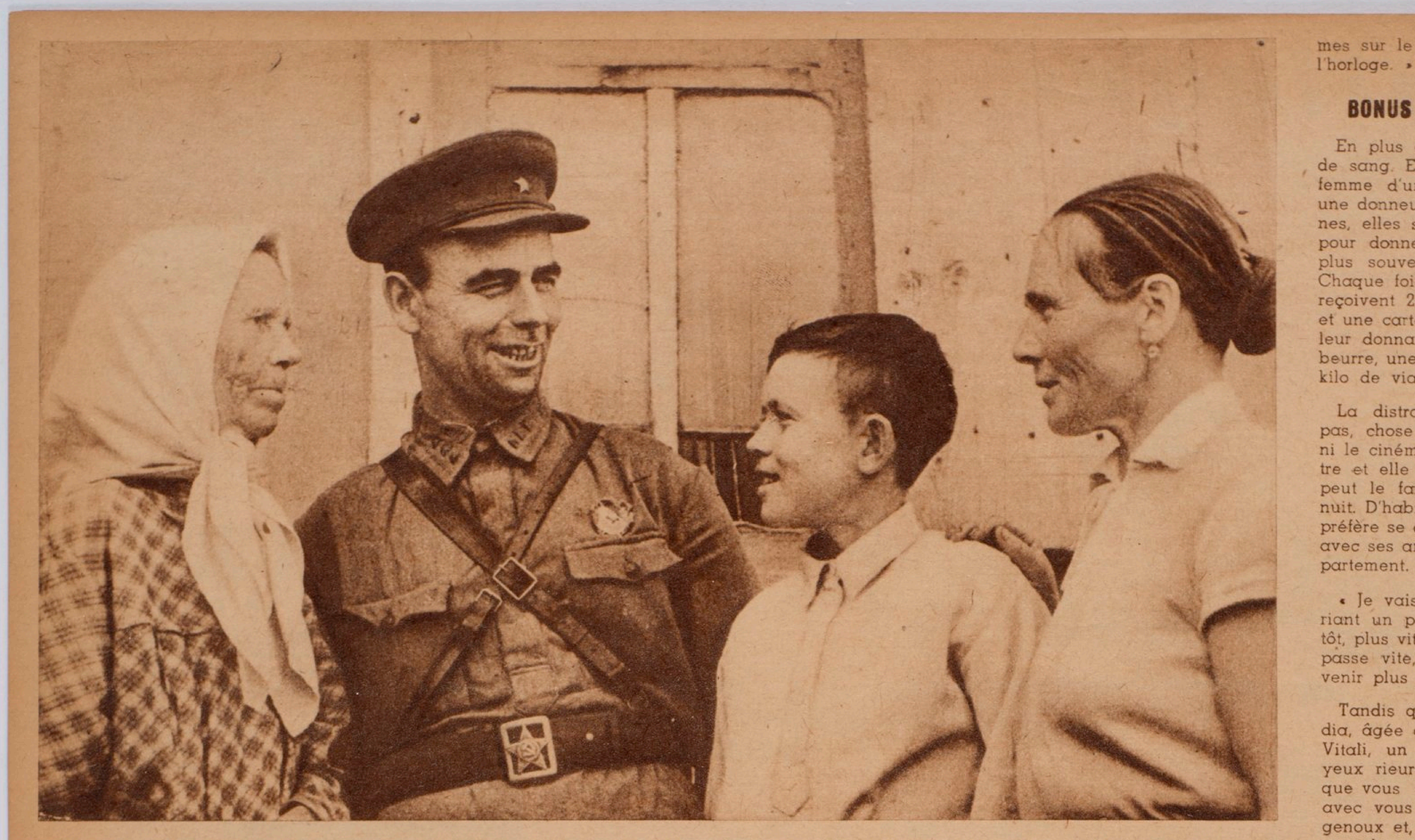
Un groupe de civils portent avec fierté les décorations qui leur ont été décernées pour leur participation active à la défense de Léningrad.



A travers les rues de Léningrad, l'activité est intense. Sur huit personnes, sept portent l'uniforme militaire. Toutes étalent une expression confiante.

Près de l'Amirauté, des marins armés de « tommy guns » en patrouille effectuent leur ronde.





Une famille russe, comme on en rencontre des millions à travers les territoires soviétiques. De retour du front, ce jeune militaire est accueilli avec enthousiasme par sa vieille mère et les membres de sa famille. Un sourire heureux illumine leur visage, qui est un symbole de confiance.

UNE FAMILLE RUSSE

Chez les Starostin, au 5ème étage d'un immeuble du quartier de Krasnaya Presnia, à Moscou

par QUENTIN REYNOLDS

Le correspondant à Moscou de la revue américaine « Collier's » nous présente une typique famille russe. Aucun foyer soviétique n'a échappé à la tragédie de la guerre, mais les masses laborieuses envisagent généralement l'avenir avec confiance.

Si vous ne craignez pas de grimper cinq étages, venez avec moi rendre visite à la famille Starostin. C'est une famille comme les autres. Elle n'a rien d'extraordinaire ; une famille moyenne russe. Et si vous mettez, par une opération de l'esprit, vingt millions de familles comme la famille Starostin ensemble, vous aurez une image à peu près exacte de la Russie.

La vraie force d'un pays n'est pas dans ses dirigeants ou ses armées. Elle réside dans la foi et le patriotisme tout ensemble des familles moyennes. Ici, en Russie, elle réside dans la capacité de la famille Starostin de tenir, de produire et de combattre sur le front intérieur.

Entrons dans la maison des Starostin, et voyons comment ils vivent et ce qu'ils font, comment ils assurent leur subsistance et ce qu'ils payent pour l'avoir. Voyons aussi comment ils s'habillent, quels sont leurs amusements et ce qu'ils pensent de la guerre et de l'avenir.

J'étais à bout de souffle en arrivant au cinquième étage de ce grand immeuble de la rue Rochdelskaya, qui se trouve dans le quartier de Krasnaya Presnia, à Moscou. Ce n'est pas un quartier particulièrement beau, mais aujourd'hui nous ne cherchons pas le décor attrayant d'un parc ou d'un boulevard ou encore de grands édifices comme le théâtre Bolshoï ou la splendide uniformité de la bibliothèque de Léningrad. Nous sommes dans un quartier dominé par des usines et des appartements d'ouvriers, car ce n'est que dans ces endroits que nous pourrons rencontrer une famille moyenne typique de travailleurs russes.

LA FAMILLE STAROSTIN

La grand'mère Ekaterina Filipovna Starostin m'ouvre la porte et sourit en me voyant retenir mon souffle. Elle ressemble à toutes les grand'mères que vous rencontrez en Amérique, en Angleterre ou en France. Agée de 64 ans, elle a des rides sur le visage qui trahissent une vie de travail, mais elle se tient droite et son sourire de bienvenue illumine son regard comme elle murmure le traditionnel mot d'accueil russe : « Mozhno », qui signifie un peu plus que l'affable « vous pouvez entrer ».

Grand'mère Starostin travaillait dans une usine de textile qui est tout à côté. Elle y passa 35 années, épousa un camarade de travail et lui donna cinq enfants ; et maintenant, parce qu'il est mort, elle reçoit une pension de vieillesse et tient la maison pour ses deux filles mariées et ses deux petits-fils. Elle préside aux destinées de cet appartement de trois pièces d'une propreté parfaite, et joue très nettement le rôle du chef de famille. Sur sa table, un énorme samovar fait bouillir le thé qui est maintenant prêt.

Je m'assis avec les deux filles mariées et les deux petits-fils qui paraissent timides, tandis que grand'mère Starostin est occupée avec le beurre et le saucisson. Nous nous trouvons dans une chambre qui est à la fois une salle à manger et une chambre à coucher. Tout l'appartement est d'une étendue d'une vingtaine de mètres carrés, car c'est par mètres carrés que les appartements se louent. Il y a une autre chambre à coucher en plus de celle-là et la cuisine.

La cuisine est également employée par une autre famille de trois personnes qui vit dans une chambre attenante au hall. C'est en s'arrangeant de cette façon que les familles de travailleurs arrivent à vivre à Moscou. La guerre a interrompu l'immense programme de construction des logements, et jusqu'à ce qu'elle soit finie, les Moscovites seront contraints de recourir à ces moyens de fortune.

Une des filles, Alexandra Fedorovna, âgée de 31 ans, aux yeux et aux cheveux noirs, tient son fils Vladimir, 8 ans, sur ses genoux. Son mari est mort voici quatre années, et maintenant elle et Vladimir vivent chez grand'mère Starostin.

JARDIN D'ENFANTS

Vladimir va au jardin d'enfants. Il prend tous ses repas là-bas, et cela coûte à sa mère soixante roubles par mois, ce qui signifie que Vladimir a trois repas par jour pour moins de L.E. 3 par mois. C'est un grand garçon brun, très solennel et un peu timide parce qu'il porte son plus beau costume. Je lui demande ce qui lui a été donné à manger à l'école.

— Aujourd'hui, au petit déjeuner, nous avons eu deux tranches de pain avec du beurre, une omelette et du thé avec du sucre, répondit le garçon de l'air le plus sérieux. A midi, on nous a donné une soupe de nouilles, des pommes de terre et de la confiture de pommes. A trois heures, du thé sans sucre et une tranche de pain avec un peu de marmelade. Quand nous partons à cinq heures, nous avons de la kasha (porridge) avec du lait, et du pain. J'aime la marmelade aux pommes, ajoute-t-il en souriant.

« Le petit coquin, dit en riant grand'mère Starostin. Il mange tout cela et, en rentrant à la maison, il veut toujours prendre quelque chose avec nous à notre repas du soir. »

La mère de Vladimir, Alexandra, m'explique qu'elle travaille dans la même usine de textile où sa mère était employée autrefois. Elle commença en 1928 comme tisseuse, mais elle a été récemment promue au contrôle du produit fini. Son salaire s'élève à 600 roubles par mois (L.E. 30), mais elle réussit toujours à en gagner un peu plus.

Toutes les entreprises soviétiques ont adopté le système des bonus, et si l'une d'elles dépasse sa production normale, chaque travailleur reçoit une prime supplémentaire proportionnée à son traitement. Alexandra, par exemple, a gagné 800 roubles (L.E. 40) ce mois-ci. Au début, elle travaillait ainsi que ses camarades d'usine huit heures par jour, mais aujourd'hui les heures de travail sont déterminées uniquement par les besoins de la production. Sa journée est en moyenne de dix ou de onze heures.

« Nous ne travaillons pas suivant l'horloge, dit-elle avec une moue de dédain. Nos hommes sur le front ne combattent pas suivant l'horloge. »

BONUS DES DONNEURS DE SANG

En plus de cela, Alexandra est donneuse de sang. En fait, chaque veuve ou chaque femme d'un soldat de l'Armée Rouge est une donneuse de sang. Toutes les six semaines, elles se rendent à la clinique centrale pour donner une pinte et elles le feraient plus souvent si le médecin le permettait. Chaque fois qu'elles donnent du sang, elles reçoivent 270 roubles (L.E. 13,500) comptant et une carte de rationnement supplémentaire leur donnant droit à une livre et demie de beurre, une livre et demie de sucre, un demi-kilo de viande et un demi-kilo de céréales.

La distraction favorite d'Alexandra n'est pas, chose curieuse, les ballets ou l'opéra, ni le cinéma. C'est une passionnée du théâtre et elle y assiste toutes les fois qu'elle peut le faire. Elle ne sort pas souvent la nuit. D'habitude elle est trop fatiguée et elle préfère se divertir avec Vladimir ou bavarder avec ses amies qui vivent dans le même appartement.

« Je vais me coucher tôt, dit-elle en souriant un peu tristement. Plus on se couche tôt, plus vite l'on oublie ses ennuis. Le temps passe vite, et la fin de la guerre paraîtra venir plus rapidement. »

Tandis que nous causions, sa sœur Klavdia, âgée de 27 ans, s'amusait avec son fils Vitali, un jeune garçonnet de 5 ans aux yeux rieurs. Vitali est ce genre d'enfants que vous aimeriez envelopper et prendre avec vous à la maison. Il grimpe sur vos genoux et, soudainement, se rappelant quelque chose, il vous quitte d'un trait et revient triomphalement sur son tricycle. Sa mère est svelte et a des traits fins. Ses cheveux sont blonds et ses yeux éperdument bleus. Elle aussi travaille dans l'usine du quartier. En temps de paix, le contremaître était un grand Moscovite très populaire parmi les ouvriers, particulièrement parmi les ouvrières. Il y a sept ans, il épousa Klavdia. Ils habitèrent l'appartement qui se trouve sur le même palier que celui de grand'mère Starostin. Puis la guerre vint. Il s'engagea et Klavdia et son fils habitèrent chez la grand'mère.

« Je ne pouvais pas rester seule, dit Klavdia en baissant les yeux, comme si elle était honteuse de sa faiblesse. Je me suis installée ici et je puis au moins parler avec grand'mère de Nikolaï. En des temps d'épreuve comme ceux-ci, vous avez besoin d'être avec les vôtres. Cela rend la vie plus facile. »

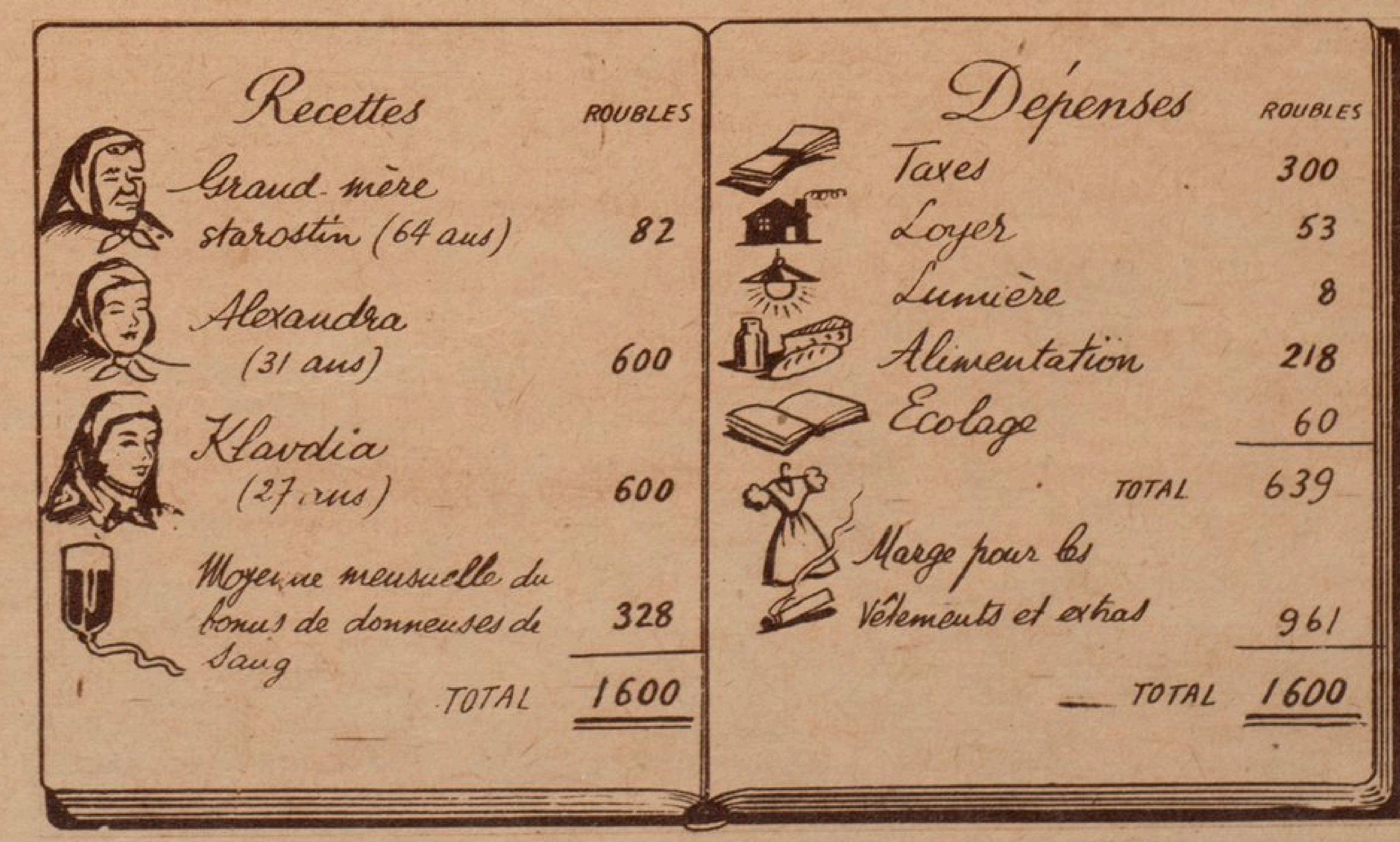
UNE FUTURE MEMBRE DU PARTI

Klavdia est une femme très sérieuse. Elle était membre du Komsomol (Ligue des jeunes communistes) quand elle était plus jeune et elle étudie maintenant afin de devenir membre du parti communiste. Il faut travailler dur pour devenir membre du parti. Klavdia va aux cours trois nuits par semaine après l'usine. Elle y apprend l'histoire, l'économie politique, les principes de Marx et de Lénine et l'histoire du parti. Puis elle doit passer un sévère examen que tout le monde n'est pas capable de subir. Mais elle est optimiste et espère être admise.

Il convient de se rappeler que le parti communiste en Russie n'est pas un parti politique dans le sens où nous l'entendons communément. Ici, l'on n'y accède que par des études ou par des services signalés au pays. Si Klavdia réussit, elle fera l'envie de ses camarades de l'usine.

Elle me montre une lettre de son mari. Il avait été envoyé du front à un camp d'entraînement pour officiers, et Klavdia en était très fière. La lettre parlait aussi de la bonne nourriture que les hommes avaient au front.

Klavdia et Alexandra ont deux sœurs mariées un peu plus âgées qu'elles, Natasha et Sonya. Elles vivent ensemble, non loin de



Recettes	Roubles
Grand-mère Starostin (64 ans)	82
Alexandra (31 ans)	600
Klavdia (27 ans)	600
Moyenne mensuelle du bonus de donneuses de sang	328
TOTAL	1600

Dépenses	Roubles
Taxes	300
Loyer	53
Lumière	8
Alimentation	218
Ecolage	60
TOTAL	639
Marge pour les vêtements et extras	961
TOTAL	1600

Le budget mensuel de la famille Starostin. On remarquera que la marge laissée pour l'achat des vêtements et des extras dépasse de beaucoup les frais du strict nécessaire.

l'appartement de grand'mère Starostin. Aucune famille en Russie n'a échappé à la tragédie, et les Starostin ne sont pas une exception. Les maris de Natasha et de Sonya qui se trouvaient au front sont tous deux portés manquants.

« Il se peut, dit avec espoir grand'mère Starostin, qu'ils soient coupés de l'armée et qu'ils se trouvent derrière les lignes allemandes avec les groupes de guérillas. »

LE BUDGET MENSUEL

Voyons maintenant la situation matérielle de la famille. Avec la pension de 82 roubles que grand'mère Starostin reçoit, le revenu mensuel moyen de la famille se monte à 1.600 roubles (L.E. 80). Les deux filles payent 300 roubles de taxes par mois à l'usine. Cette somme couvre diverses taxes comme l'impôt sur le revenu, l'impôt de culture et l'impôt de guerre.

L'impôt de culture est employé par le gouvernement pour les parcs publics, les théâtres et toutes les activités récréatives données au peuple. Les salles de cinéma, les théâtres, les opéras et les ballets sont dirigés par le gouvernement et entretenus grâce à cette taxe. C'est pourquoi l'entrée aux salles de spectacle est si bon marché à Moscou.

En déduisant ces 300 roubles d'impôts, grand'mère Starostin a toujours un budget de 1.300 roubles par mois (L.E. 65) avec lesquels elle doit nourrir et vêtir sa famille.

Le loyer est de 53 roubles par mois (L.E. 2,650), ce qui constitue le loyer moyen des familles d'ouvriers en Russie. Il comprend le chauffage, l'eau et la radio. La lumière coûte près de 8 roubles (40 piastres). La viande de mouton est très bon marché, tandis que le porc qui fait défaut coûte 8 roubles le demi-kilo.

Les cartes de rationnement lui permettent d'obtenir 6 kilos de céréales par mois à un prix moyen de 4 roubles par livre, ce qui fait un total de 52 roubles (L.E. 2,600). Elle reçoit aussi près de deux kilos et demi de beurre à 16 roubles le kilo ; deux kilos et demi de pain par jour à 80 kopecks le demi-kilo (4 piastres environ), et un kilo et demi de sucre par mois à 2 roubles (10 piastres) la livre. Le lait n'est pas permis aux adultes, mais le jeune Vitali a, en plus de ses repas au jardin d'enfants, deux verres de lait par jour.

Grand'mère Starostin a fait les comptes du mois dernier avec moi. Les dépenses de la famille, comprenant le loyer, la nourriture et les dépenses des enfants, se sont élevées à 535 roubles (L.E. 26,750), ce qui a laissé une marge confortable pour les vêtements et les extras.

LE MARCHÉ LIBRE

En dehors des magasins du gouvernement où l'on délivre les aliments auxquels donnent droit les cartes de rationnement, il y a un marché ouvert à Moscou. Dans ce marché, les fermiers qui ont produit un surplus, ou les gens qui ont des marchandises à vendre en seconde main, se réunissent et se font payer le prix qu'ils veulent. Ces prix feraient hésiter un millionnaire de New-York ou de Détroit.

Mais la famille Starostin ne recourt jamais au marché ouvert, parce que les deux filles travaillent et sont des donneuses de sang, ce qui, avec les cartes de rationnement, leur procure amplement tout le nécessaire.

Il y a peu de marchandises exposées dans les rayons des magasins de Moscou, et les prix des quelques marchandises mises en vente sont presque prohibitifs. Les travailleurs comptent sur l'usine pour tout, et celle-ci prend soin d'eux. La vie économique, récréative et culturelle de la famille tourne autour de l'usine, et les travailleurs obtiennent tout ce qui est disponible. Si les marchandises sont limitées et parfois de qualité inférieure, ce n'est ni la faute du gouvernement ni celle de l'usine. C'est la faute de la guerre, et personne ne s'en plaint.

Dans mes entretiens avec les membres de la famille Starostin, nous avons abordé beaucoup de sujets, mais nous n'avons presque pas parlé de la guerre. Je demande : « Pensez-vous que nous ayons une bonne chance de vaincre Hitler ? »

Après un court silence étonné, grand'mère Starostin, Alexandra et Klavdia éclatent de rire. « Nous ne pouvons pas perdre la guerre », dit Klavdia simplement.

Les bonnes gens de Moscou sont trop occupées à contribuer à l'effort de guerre pour perdre leur temps à parler de la guerre. Souvent, ce genre de parlotes trahit l'inquiétude. En Russie, une confiance mystique dans la victoire les rend inutiles.

Le célèbre écrivain-biographe allemand Emil Ludwig, qui séjourne aux Etats-Unis, déclara récemment à la Maison-Blanche : « Hitler sera bientôt assassiné par des hommes de son propre parti... Probablement par les Junkers. »

Une lettre pour vous

« J'ai été très heureux de lire votre réponse à un jeune bachelier, car j'y ai vu enfin ma propre justification. J'étais employé dans une banque et j'y occupais un emploi qui ne me donnait pas de responsabilité, m'assurait « la matérielle » mais qui exigeait un travail de routine. Ce travail, j'eus vite fait de le prendre en dégoût. Depuis mon plus jeune âge, j'ai rêvé d'écrire. Un jour de révolte contre la monotonie de cette existence étouffée, je donnai ma démission et décidai de me consacrer à la littérature. Il y a six ans de cela. Je me mis à l'œuvre. J'ai écrit deux romans, des pièces de vers, un drame, et tout ceci attend dans un tiroir. Il ne saurait être question pour moi de payer pour me faire éditer à mes frais. Les quelques réserves que j'avais se sont épuisées.

« Je vis entouré d'incompréhension totale et de blâme à peine déguisé, car maintenant, à ma grande honte, je dois vivre aux dépens d'un frère plus jeune, qui, lui, a brillamment réussi grâce au commerce. Je n'ai pas l'âme d'un parasite et cette situation met mon amour-propre à vif. Et pourtant, en agissant ainsi, je n'ai fait que « suivre ma voie » pour reprendre votre expression. A la sécurité matérielle, j'ai préféré l'incertain, au nom de ce que je persiste à appeler : ma vocation littéraire. Tout justifiait mes raisons de croire au succès. En classe, j'étais toujours premier en composition française. Mes premiers vers m'ont valu les éloges de mes amis les plus difficiles. Comment pouvais-je croire, après tant d'encouragement, que mon œuvre était destinée à ne rencontrer que l'indifférence ? J'espère toujours qu'après la guerre, Paris saura reconnaître ma valeur. Mais, en attendant, il faut vivre. Primum vivere...

« Puisque vous mettez si haut les valeurs de l'esprit, vous comprendrez dans quelle situation je me trouve. Que me conseillez-vous ? Commercialiser mon art, c'est-à-dire faire du journalisme, ou reprendre un travail quelconque et « perdre ma vie en la gagnant » ? »

(...)

Votre lettre, cher Monsieur, trahit à la fois votre orgueil et votre doute. Orgueil, car vous ambitionnez la gloire et êtes sûr de votre talent. Et doute, car vous cherchez une « justification » pour vous créer une nouvelle confiance en vous-même. Puisque l'anonymat dépouille la franchise de toute vexation personnelle, tâchons d'examiner ensemble cette situation pénible dans laquelle vous vous trouvez.

« Ce qu'il faut — car là est le devoir véritable, ai-je écrit — c'est de trouver sa voie, celle qui exaltera à son maximum les forces spirituelles qui sont en chacun de nous, et alors d'accomplir sa tâche jusqu'au bout. » Or, c'est précisément ce que vous **croyez** avoir fait. Mais la littérature est-elle votre voie véritable ? Tout le problème est là. Vous avez le goût d'écrire. Des succès scolaires, des éloges d'amis ont exalté votre ambition. Mais tout cela donne-t-il le droit de s'affranchir du devoir d'assumer sa propre existence ? Avant de renoncer à la sécurité matérielle, n'aurait-il pas été plus sage de vous en assurer ? « Et comment cela ? » me direz-vous. Vous me parlez de vos succès d'élève, de l'appréciation flatteuse de vos amis. Hélas ! tout cela ne prouve rien. Rimbaud a été un élève déplorable, et les amis les meilleurs sont rarement capables de franchise, le plus souvent par peur de froisser un jeune amour-propre. Instinctivement, on encourage les essais d'un jeune garçon doué pour les lettres. Mais ceux qui prodiguent les compliments sincères, ou simplement la bienveillance, oublient trop facilement que ces encouragements de complaisance peuvent être lourds de danger pour l'avenir. Et si j'ose vous écrire ceci, c'est que je connais plus d'une existence qui a été faussée, simplement parce que des paroles aimables, dites sur l'émotion du moment, ont exagéré les espoirs d'un jeune. Relisez la « Mouette » de Tchékov. Vous y verrez traité ce cas avec une lucidité cruelle.

De plus, l'amateur, le profane ne soupçonnent même pas qu'existe le métier d'écrivain. Ils préfèrent croire à l'inspiration. « L'inspiration, a dit Baudelaire, c'est de travailler tous les jours. » Et Jules Renard avoue : « Je ne peux rien faire avec génie, par inspiration. Pour obtenir un résultat, il me faut travailler fermement, me tenir bien, persévérer. » Ainsi donc, même un talent authentique ne saurait se contenter de ses dons, ni même faire croire à une vocation. Il n'y a vocation, au sens réel du mot, c'est-à-dire appel, force impérieuse, que lorsque parallèlement existe une volonté de travail, une continuité de travail, une capacité de travail. Voilà ce qu'il conviendrait de rappeler à bien des jeunes gens. Le succès éclatant de certains auteurs fait oublier le labeur forcené au prix duquel il a été atteint. On ne voit que le résultat, la gloire, mais seuls les gens de métier savent ce que représente de travail acharné cette gloire si lente à venir ! Combien d'années d'« apprentissage » avant de pouvoir vivre de sa plume ! Or, comme vous le dites, il faut vivre d'abord. Le temps n'est plus où la jeunesse pouvait mener joyeusement la vie de bohème. Les étudiants n'ont qu'un souci : gagner au plus tôt leur vie, car de plus en plus grandit la mystique du travail. Même la fortune n'affranchit plus aujourd'hui du travail. Et c'est ce qui fait que tant de livres écrits au début du siècle nous paraissent démodés, impossible à relire, parce qu'ils ne parlent que des amours de gens oisifs et que cette humanité ne nous intéresse plus.

Des écrivains comme Jean Giraudoux, Paul Valéry, Henry Deberly — et je ne cite que les meilleurs — ont accepté d'être fonctionnaires, car en échange d'une occupation, qui n'enchaînait pas leur pensée, ils achetaient le droit de ne publier que l'œuvre mûrie, riche de substance. Le sacrifice d'une partie de leur temps leur faisait gagner la liberté d'être eux-mêmes et, en ce faisant, ils obéissaient à leur vocation. Je sais bien que B. Shaw n'a pas hésité à vivre pendant des années aux dépens de sa mère. Mais pour suivre son exemple, il faut posséder un égoïsme foncier, solidement étayé sur le sentiment de sa supériorité, voire de son génie. Cet égocentrisme, cette confiance dans votre talent, l'avez-vous ? Je ne le crois pas, car, sinon, vous ne parleriez pas d'amour-propre froissé. Vous souffrez d'avoir à vivre avec l'argent d'autrui et ceci est tout en votre honneur. Puisque vous sentez que le premier devoir est d'assumer sa propre existence, acceptez une tâche qui vous assurera la vie matérielle. Il vous restera dans la journée assez d'heures pour œuvrer en silence. Dites-vous bien que s'il y a en vous une force créatrice, cette force doit se faire jour. Les obstacles même l'exalteront. Ni l'insuccès, ni l'incompréhension ne sauraient vous empêcher de traduire votre vision personnelle du monde et d'accéder ainsi aux joies hautes de l'esprit. Et dans les moments de découragement, dites-vous cette pensée (dont j'ai oublié l'auteur) : « Le grand but de la vie n'est pas le bonheur, mais l'œuvre que l'on a la chance d'accomplir. »

VOTRE AMIE

RÉPONSES COURTES

N.S. — J'ai bien l'impression, en relisant votre lettre, que l'absence a été pour vous une épreuve que votre amour n'a pas pu surmonter, car, sinon, vous ne pourriez pas songer à vous marier avec quelqu'un d'autre. Vous ne vous demandriez même pas s'il vous faut demeurer fidèle et continueriez à espérer. Et c'est l'avenir **seul** qui vous prouverait si vous avez bien fait. Puisque vous parlez raison, c'est que déjà votre cœur s'est détaché de votre fiancé. Alors, épousez celui pour lequel vous avez déjà de l'affection, à défaut d'amour. Les mariages raisonnables sont parfois les plus heureux !

ADELE (Le Caire). — Vous n'avez qu'une chose à faire : consulter un oculiste. Il y en a d'excellents au Caire. Mais, quoi qu'il arrive, n'exagérez pas l'importance de ce léger travers et prenez confiance en vous.

Les lecteurs et lectrices qui désirent consulter la rédactrice de cette rubrique sur leurs problèmes sont priés d'adresser leurs lettres à « Images », Poste Centrale, Le Caire ». Ecrire sur le coin de l'enveloppe : « Une lettre pour vous ».

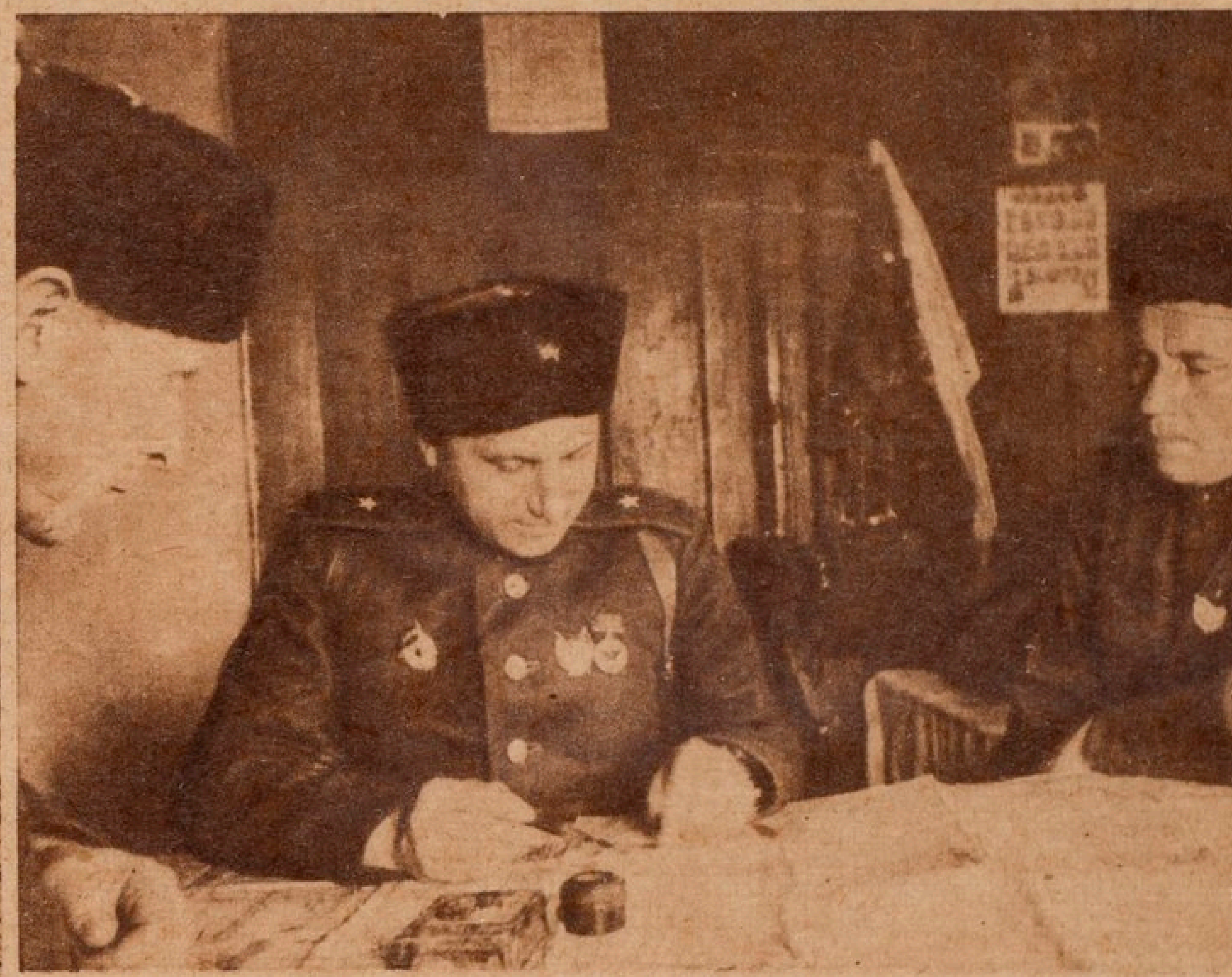


RETOUR AU FOYER

Sur le front de Bryansk, une femme et ses enfants regagnent leur village libéré du joug allemand. Avec quel plaisir ils vont vers leur foyer !



Embusqués dans une forêt, des Cosaques guettent l'ennemi...



Le général Surzikov commande la division des gardes cosaques.

VOICI LES COSAQUES...

Les Cosaques fournissent à l'Armée Rouge ses meilleurs cavaliers et leur réputation de courage, parfois de témérité, n'est plus à faire. Les armes désuètes qu'ils employaient par le passé ont fait place à l'équipement le plus moderne, et lorsqu'elle se lance à l'attaque, cette admirable formation de cavalerie balaie sur sa route tous les obstacles. L'ennemi redoute fort les Cosaques... qui viennent de libérer le Kouban.

La monture du Cosaque, dressée habilement par son maître, lui sert parfois de point d'appui pour tirer sur l'ennemi.





UNE FEMME ROUGE A L'HONNEUR

Une jeune sergente de la milice rouge décorée pour son active participation à la défense de Léningrad. L'héroïsme des femmes russes a rempli le monde d'émerveillement et il n'a pas encore fini de nous étonner...

POSSEDEZ-VOUS CETTE GRACE INCOMPARABLE ?...

Il m'est arrivé, dans des articles précédents, de conseiller des exercices grâce auxquels on pouvait, en quelques minutes d'entraînement quotidien, assouplir sa taille, affiner ses hanches et son buste.

Mais que vaut cet assouplissement, cette sveltesse musclée, si l'on n'a pas en même temps cette grâce essentielle : la légèreté ?

C'est un fait, mesdames et vous aussi mesdemoiselles : vous ne pesez pas très lourd lorsque vous montez sur une balance. Pourquoi faut-il alors, quand vous marchez, que le bruit de vos pas soit, par rapport à celui que fait une personne à la démarche normale, identique au fracas d'un camion de 3 tonnes par rapport à un taxi léger ?

Parce que vous ne marchez pas légèrement, parce que, surtout, vous marchez mal...

Il ne faut pas, en marchant, frapper du pied, mais bien poser d'abord la pointe et le talon ensuite. Voilà ce qui donne la légèreté à la marche. Mais, me direz-vous, cette action de poser le pied s'accomplit en une fraction de seconde, et, par conséquent, poser d'abord la pointe du pied, puis le talon, se fait en un temps presque insensible. C'est vrai apparemment, mais il doit vous suffire pour obtenir cette décomposition en deux temps. Sur un écran de cinéma, la marche humaine prise au ralenti vous le prouverait pertinemment.

Pour gagner en légèreté, il sera bon que vous fassiez chaque matin une marche en flexion sur la pointe des pieds. Vous la décomposerez comme suit :

I

Faire une fois le tour de votre chambre sur la pointe des pieds, à petits pas



très rapprochés. Ne pas abandonner les pointes pendant toute la durée de cette marche.

II

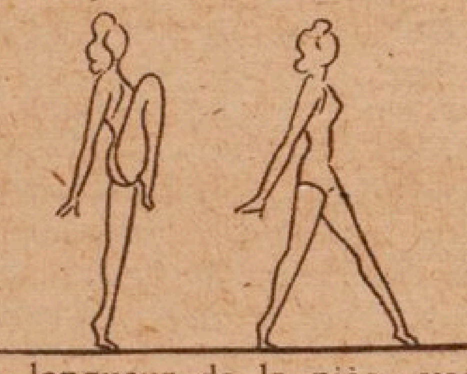
Position de départ : jambes jointes, pieds à plat au sol. Avancer une jambe, toucher le sol devant vous, avec la pointe du pied. Amener le poids du corps en avant, le pied demeuré en arrière se soulève, votre corps reste un instant en équilibre entre vos jambes, toutes deux pointées en mouvement de marche. Laissez retomber au sol le talon du pied avant qui se trouve alors à plat, la jambe arrière pliant dans ce mouvement. Cette jambe arrière avancez-la alors, et pointez en avant, comme précédemment, pour l'autre jambe, et ainsi de suite. Faire une fois le tour de la chambre avec cette marche.

III

Marchez sur la pointe des pieds comme dans le premier exercice, mais à chaque pas plier la jambe en la montant, le genou vers votre poitrine.

Puis faites ces deux exercices :

1° Debout, les mains aux hanches et les talons joints, fléchir sur les jambes en position accroupie, et se redresser vivement pour sauter en avant. Retomber dans la position fléchie du départ,



et si la longueur de la pièce vous le permet, continuez ainsi sans temps d'arrêt, les sauts en avant. Si la place vous fait défaut, remettez-vous au point du départ.

2° Debout, mains aux hanches, élever une jambe en avant. Se retourner brusquement, en faisant un léger « pivoté » sur la jambe demeurée au sol, et se retrouver avec la jambe du support légèrement fléchie, l'autre jambe élevée en arrière, et le buste incliné en avant.

ANNE-MARIE

SAVEZ-VOUS comment...

...On entretient les objets d'étain ? *Faites dissoudre un peu de savon dans de la bière chaude. Frottez l'étain avec un chiffon imprégné de ce mélange. Vous n'aurez plus qu'à frotter avec la peau de chamois pour obtenir un beau brillant.*

●

...On enlève, sur un livre, des taches de graisse ? *On place le feuillet taché entre deux feuilles de papier buvard très propre. On imbibe largement les taches grasses avec de l'éther sulfurique. On referme le livre et on laisse sécher.*

●

...On enlève les taches sur un meuble ciré ? *Trempez un chiffon dans du lait très chaud et frottez énergiquement les taches. Puis passez le meuble à l'encaustique et faites-le briller avec un chiffon de laine. Les simples taches d'eau partiront en les frottant à sec, avec un linge propre.*

●

...On prolonge la durée des casseroles d'émail ? *Placez-les dans un récipient rempli d'eau froide et portez-le à ébullition. Ensuite laissez refroidir. L'émail sera ainsi, à l'avenir, d'une plus grande solidité.*

●

...On enlève la rouille sur l'acier ? *Frottez l'objet rouillé, des ciseaux par exemple, avec un linge imbibé de pétrole. Recommencez plusieurs fois cette opération si nécessaire. Puis frottez à sec avec un chiffon de laine.*

●

...On peut remettre à neuf un sac usagé ? *Faites fondre loin du feu 60 grammes de cire dans 100 grammes de vaseline pure. Ajoutez 30 grammes de vernis à meubles et 40 grammes d'essence de térébenthine. Remuez bien cette préparation jusqu'à ce qu'elle soit absolument froide. Nettoyez votre sac avec une flanelle imprégnée de blanc d'œuf battu en neige, ou avec un peu d'essence de térébenthine. Laissez-le sécher, et, ensuite, enduisez-le du mélange que vous avez préparé.*

●

...On peut enlever les taches de mouches sur les meubles ? *Mélangez un peu de fécule et de l'huile de manière à obtenir une pâte bien lisse, sans aucun grumeau. Prenez un peu de cette pâte sur un linge et frottez le meuble taché. Puis rincez à l'eau pure et faites briller avec un chiffon de laine.*

●

...On empêche la soie blanche de jaunir ? *Qu'il s'agisse de linge, d'une blouse ou d'une robe. Mettez la pièce de soie à tremper pendant quelques minutes dans du lait froid. Lavez-la ensuite comme vous faites habituellement. Ce procédé lui gardera un blanc éclatant.*

RAYONS MESSIEURS UTILES POUR DAMES

Beaucoup d'articles, vendus au rayon « Messieurs » dans les grands magasins, peuvent être achetés pour votre usage personnel et non pour celui de Monsieur.

Vous y gagnerez souvent en solidité à l'usage. Si vous êtes grande (1 m. 65), vous pouvez choisir votre pyjama dans les modèles pour hommes. Prenez la plus petite taille.

En passant par le même rayon, vous pouvez faire l'acquisition d'une ceinture de sangle pour vos pantalons de flanelle ou votre short.

Voyez aussi si quelque grand foulard de lainage aux impressions « cachemire » ne pourrait vous convenir.

Si vous n'avez pas trouvé au rayon « Dames » les chaussettes écossaises desquelles vous avez si longtemps rêvé, jetez un coup d'œil sur celles qui sont présentées ici.

Un petit porte-monnaie fera votre affaire, les jours où vous êtes en tailleur.

Achetez encore, s'il vous reste un peu d'argent, un grand mouchoir de coton à vignette de couleur. Vous le porterez sur votre tête quand le vent d'hiver soufflera un peu trop fort.

Une chemise à col ouvert, également choisie dans les petites tailles, accompagnera bien votre tailleur de sport.

Mais, pour que Monsieur ne soit pas jaloux devant le déballage de vos emplettes, n'oubliez pas de lui rapporter un peu d'eau de Cologne ou une paire de gants...

Conseils à mes nièces...

Nièce « Coup de foudre ou signe de dérèglement ? »

Il y a des affinités qui se manifestent sur-le-champ. Elles ne connaissent aucune règle. On ne pourrait même pas en codifier les données expérimentales. Il faut si peu de choses pour les provoquer ; un regard, un sourire, un serrement de main... et ça y est, on est amoureuse. Vous n'êtes pas du tout anormale, et j'ai souvent vu des mariages, basés sur des coups de foudre, donner des résultats magnifiques.

Nièce « Aspasie »

Non, je ne lis malheureusement pas le grec. Mais je le parle un peu. Je connais assez bien votre grand pays et j'espère que, très prochainement, vous aurez le bonheur de vous y rendre. Je suis de tout cœur avec vous et je comprends votre détresse actuelle, mais ayez du courage, la fin n'est plus très loin, je l'espère.

Nièce « Quand il le faudra »

Comme j'aurais voulu avoir assez de place pour publier votre admirable lettre ! Je vous félicite pour la noblesse de vos sentiments. Un amour comme le vôtre est vraiment admirable et je ne puis que vous souhaiter tout le bonheur possible. Si, comme vous, toutes les femmes savaient être patientes, elles seraient récompensées tôt ou tard.

Nièce « Vexée »

Je comprends votre ennui, mais ne vous en faites pas : ce que vous éprouvez n'est, en somme, qu'une blessure d'amour-propre et rien de plus. Ne voyez pas ce jeune homme, cela ne vous mènerait à rien. Reprenez votre vie de jadis et vous verrez comme tout rentrera dans l'ordre.

Nièce « Acculée »

Non, vous ne pouvez plus continuer cette vie, il faut quitter votre ami au plus vite. Il est marié et catholique. Or sa religion ne lui permet pas le divorce. Vous ne pouvez avoir aucun avenir avec lui. Dès lors, pourquoi continuer cette liaison qui ne vous a apporté jusqu'ici qu'humiliations et larmes ? Abandonnez tout, ayez le courage de rompre immédiatement, puisque vous le pouvez, quittez l'Egypte pour quelque temps. Retournez en Iran, dans votre famille. Vous pourrez revenir lorsque vous serez complètement guérie.

Nièce « Carmencita »

Mettez du bistre sous votre arcade sourcilière, du vert amande sur vos paupières et du rimmel brun sur vos cils. Mais faites bien attention de bien marier ces tons afin de ne pas créer une cacophonie.

Nièce « Maladive »

Votre médecin a raison. Votre malaise provient de votre foie. Je vous conseille vivement de continuer le traitement qui vous a été prescrit, car ce n'est qu'après un certain temps que vous en ressentirez les bienfaits. Surtout évitez de manger du chocolat et des œufs.

Nièce « ? ? ? »

Les bourdonnements des oreilles peuvent provenir de différentes causes : tension artérielle trop forte ou trop faible, troubles circulatoires, troubles glandulaires, mauvais fonctionnement du foie, etc...

Nièce « Future madame »

Pour votre robe de mariée, le crêpe mat, le crêpe romain ou n'importe quelle autre soie lourde ferait l'affaire. Arrangez-vous pour choisir un modèle qui pourrait être transformé plus tard en robe du soir. Les tissus coûtent cher et il faut économiser en temps de guerre.

Nièce « Couturière »

Vous avez raison de vouloir apprendre la couture. Tout d'abord cela vous permettra, même avec un modeste budget, de changer plus souvent de toilette, et votre fillette sera vêtue plus gentiment s'il vous est possible de confectionner ses robes.

Nièce « Vieillissant avant l'âge »

Pour votre visage, faites hebdomadairement un masque rajeunissant, celui-ci par exemple : préparez avec du lait une bouillie légère de farine d'orge. Ajoutez à l'assiette une cuillerée à dessert d'huile d'amande. Trempez-y une compresse de linge fin, recouvrez-en votre visage et gardez longtemps.

TANTE ANNE-MARIE

Lettre à ma cousine

Ma chère cousine,

Il est une mode fort commode que nos contemporaines ont presque toutes adoptée, mais qui manque infiniment de charme. Je veux parler de la coutume, inaugurée depuis quelques années, et conservée dès lors, de circuler nu-têtes. Certes, certes, ma cousine, cela est fort pratique et fort économique aussi, mais combien je préfère aux cheveux au vent les gracieux « bibis » de jadis qui encadraient si agréablement boucles et frisures...

Croyez bien, chère amie, que je ne suis payé par aucune maison de modes pour en appeler au retour d'une pratique à laquelle nos mères et nos aïeules n'auraient pour rien au monde voulu déroger. A l'époque où vivaient ces saintes personnes, il eût été très mal jugé de voir circuler à travers les rues une femme sans couvre-chef !

Que les hommes qui prétendent par ce moyen garantir leur cuir chevelu contre une calvitie précoce marchent nu-têtes, peu importe ! Le sexe laid ne m'a jamais intéressé pour autant qu'il ne s'agit pas de moi, mais vous qui êtes la parure de notre triste humanité et l'ornement le plus précieux de cette terre, pourquoi faire fi d'un usage qui fut toujours en honneur et qui, ma foi, n'a aucune raison de disparaître...

Non, madame, ne parlez pas de frais à éviter à votre digne époux qui n'a jamais discuté une note de fournisseur. Et vous non plus, mademoiselle, qui, sous le prétexte de modestes moyens, trouvez l'excuse de sortir de chez vous sans aucune garniture sur la tête. Quand on le veut, c'est avec des riens que l'on façonne, à sa convenance, avec un de ces feutres usagés ou de cette paille de riz désuète, la coiffure seyante qui rehaussera votre beauté et parera de façon fort plaisante l'ovale de votre visage.

Et ne trouvez-vous, ma cousine, que l'habillement a une influence directe sur les manières d'être d'un individu ? J'en suis absolument convaincu. Il y a beaucoup plus de laisser-aller chez une femme déambulant tête-nue que chez une élégante revêtue d'une coiffure appropriée à la robe d'après-midi ou au tailleur du matin qu'elle porte.

Bien entendu, je ne voudrais pas revenir aux affreux couvre-chefs d'il y a trente ans où plumes et oiseaux bariolés constituaient un bagage embarrassant et ridicule, mais il est des coiffures harmonieuses dont votre féminité s'accommoderait parfaitement et qui forceraient vos cavaliers à témoigner envers vous de plus de tact et de plus de galanterie.

Un mouvement réactionnaire dans ce sens ne pourrait que faire gagner à votre agrément et vous attirerait davantage les hommages masculins que vous êtes loin de mépriser !

Bien sincèrement votre
SERGE FORZANNES



NAPLES DÉTRUITE PAR LES NAZIS

Dans son adresse au peuple italien, lui annonçant la déclaration de guerre de l'Italie à l'Allemagne, le maréchal Badoglio a déclaré : « A Naples, la férocité de l'ennemi a dépassé toutes les bornes de l'imagination... » On voit ici les destructions occasionnées par les nazis à Naples avant leur évacuation. On se souvient des explosions provoquées par des dispositifs à retardement et qui occasionnèrent tant de victimes.

L'ECRAN DE LA SEMAINE

Kiev

MÈRE DES VILLES RUSSES

Kiev avec ses nombreuses églises, ses anciens bâtiments et son passé est un symbole de la continuité de l'histoire russe, une continuité qui n'a pas été interrompue par les désastres apparents ou les révolutions violentes. Ce fut dans Kiev que la civilisation russe fleurit tout d'abord, atteignant un niveau élevé dans le droit, le commerce, les arts, en un temps où l'Europe occidentale se débattait dans l'obscurité du moyen âge.

Ce fut une des finesses politiques de Staline de faire revivre ce patriotisme historique russe en faisant en 1934 de Kiev au riche passé, plutôt que la grande ville industrielle de Kharkov, la capitale de l'Ukraine. Kiev fut, après tout, la plus fière cité du champ de bataille traditionnel de Russie, où tant d'envahisseurs... les Mongols, les Tartares, les Cosaques de l'Est, les Allemands, les Polonais, les Suédois de l'Ouest... avaient goûté un triomphe momentané.

Dans ses grands jours du XIe siècle, Kiev n'avait pas dû être très différente du Caire moderne. C'était une ville essentiellement métropolitaine et ses rues grouillantes étaient peuplées de marchands de diverses races. Chaque jour, de grands chalands déversaient leur cargaison, débarquaient leurs équipages, ou amenaient des esclaves qui devaient descendre le Dnieper, en direction de la mer Noire, première étape de leur route vers Byzance.

Un siècle plus tard, Kiev fut mise à sac et complètement pillée par les Mongols menés par Batu. Pendant un certain temps, l'histoire de la ville ne fut plus que celle d'un triste vasselage sous la domination des Tartarés.

Après que les hordes de Batu eurent ravagé l'Ukraine, Kiev ne retrouva jamais son ancienne importance dans l'histoire russe. Le nouveau centre de la civilisation russe était Moscou, et la nouvelle civilisation qui y germa, sous la dure nécessité de repousser les hordes altaïques de l'Est et les chevaliers teutons à l'Ouest, n'était plus la riche civilisation commerciale de Kiev. C'était et ce devait être une civilisation féodale, guerrière...

Kiev regagna cependant un rôle important dans la dramatique série d'événements de la fin de la dernière guerre, lorsque les armées allemandes occupantes essayèrent de créer une république indépendante ukrainienne. Un des moments les plus mouvementés du traité de Brest-Litovsk fut quand Trotsky lut aux délégués du groupement ukrainien pro-allemand « Rada » un télégramme déclarant que les armées rouges étaient à portée de canon de Kiev...

La ville tomba aux mains des Soviets en 1919, et la politique libérale de Staline tendant à encourager la langue et la culture ukrainiennes réconcilia bientôt les séparatistes avec le pouvoir central.

(SUITE DE LA PAGE 3)

Graziani

ET SA « BARAKA »

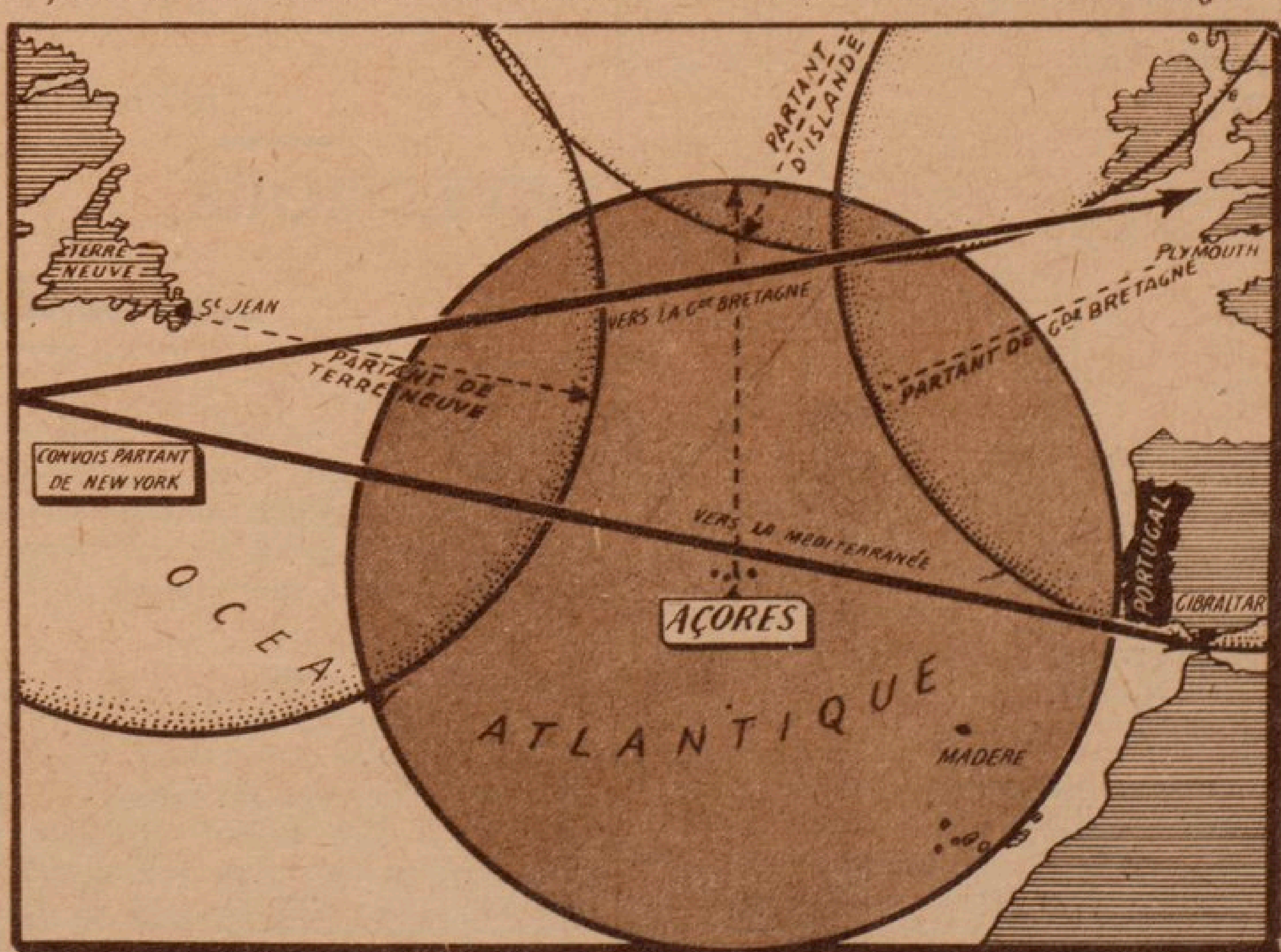
La nomination du maréchal Graziani comme ministre de la Guerre dans le gouvernement fantoche de Mussolini a été une surprise pour plusieurs. La vérité est cependant très simple. La conduite du maréchal n'a pas été dictée par sa fidélité au fascisme, mais par une rancune profonde et tenace contre le maréchal Badoglio : Graziani croit que c'est sur l'instigation de Badoglio qu'il a été déjà par deux fois limogé : la première quand il remplissait les fonctions de chef d'état-major général de l'armée et la seconde, au lendemain de la première campagne libyenne.

Le fait que Hitler a l'intention d'en faire un Quisling qui remplacerait Mussolini — comme les dépêches nous l'ont annoncé cette semaine — indique que Graziani jouera un rôle actif dans l'organisation de la défense du nord de l'Italie.

Fils d'un médecin, Rodolfo Graziani était d'abord destiné au barreau. Mais le jeune homme avait en tête d'autres aspirations : il rêvait de devenir un militaire, un conquérant. Aussi, quand l'Italie réclama des volontaires de cadres pour faire en 1907 sa campagne d'Erythrée, Graziani partit avec un engagement de cinq ans. Il revint capitaine et se maria. Vice-gouverneur de la Cyrénaïque qu'il aida à conquérir, il demeura en Libye de 1931 à 1935. Envoyé à Mogadisco comme gouverneur militaire de la Somalie, il participa à la campagne abyssine et fut nommé vice-roi d'Ethiopie.

Graziani prétend que sa « Baraka » (sa chance) l'a sauvé de maints dangers. En Ethiopie, les Abyssins avaient repris le pacte de mort signé par les Sénoussites. Un jour, tandis qu'il entreprenait la visite de la ville de Giggiga, en Ethiopie, dans laquelle ses soldats venaient de pénétrer, deux puits servant à enfouir les approvisionnements du clergé avaient été découverts de leurs trappes et masqués par des tapis de paille. Graziani s'enfonça brusquement dans l'un d'eux. Mais sa chance veillait. Au lieu de choir au fond du trou, il fit bloc de ses grandes jambes — il mesure six pieds, six pouces ! — et de ses bras étendus et demeura à la surface. Cet effort violent lui sauva la vie, car le puits mesurait 6 mètres de profondeur et était hérissé de pointes de fer disposées dans le fond.

En janvier 1937, des bombes à main furent lancées contre lui à Addis-Abéba. Sa chance inouïe le servit encore : trois cent cinquante éclats criblèrent ses chairs, le blessant grièvement sans mettre sa vie en danger !



LE TOIT DE L'ATLANTIQUE

Le Portugal vient de céder à la Grande-Bretagne les bases des Açores pour la durée de la guerre. L'utilisation de ces importantes bases est un grand pas vers la victoire alliée dans la bataille de l'Atlantique. En effet, l'Atlantique nord ayant été nettoyé des corsaires ennemis grâce aux patrouilles aériennes et navales basées sur la Grande-Bretagne, l'Islande, le Groenland et Terre-Neuve, il manquait aux convois alliés une protection adéquate dans l'Atlantique central. Cette protection, ils viennent de l'obtenir grâce aux bases des Açores qui protègent l'entrée de la Méditerranée et qui mettent à la disposition des Alliés une nouvelle route sûre pour les convois venant d'Amérique. Les aviations alliées partant de Grande-Bretagne, d'Islande, de Terre-Neuve et des Açores peuvent actuellement constituer un toit au-dessus des régions septentrionale et centrale de l'Atlantique.



LE MARÉCHAL SMUTS A LONDRES

Le maréchal Smuts se trouve à Londres où il participe à de grandes discussions importantes. Le voici à son arrivée dans un aérodrome de la capitale britannique reçu par Lord Wavell et le colonel Denys Reitz, haut commissaire sud-africain à Londres. (Photo transmise par bélino).

Smuts

ET SES PRÉDICTIONS

Le discours prononcé la semaine dernière par le maréchal Smuts, à son passage au Caire, est intéressant à plusieurs points de vue. Relevons surtout le passage dans lequel il déclara que la guerre en Europe ne prendrait pas fin en 1943.

Sait-on à ce propos que les prédictions énoncées par le maréchal Smuts, depuis plusieurs années, se sont toutes réalisées ? On n'a qu'à relire les discours ou les déclarations publiques faites par lui au cours du conflit pour s'en assurer.

Le 15 juillet 1941, un mois à peine après l'agression allemande contre la Russie, Smuts déclara dans un discours : « *Hitler devra quitter la Russie tôt ou tard : il n'y trouvera que misère et désolation. Le dictateur nazi se rendra d'ailleurs compte que le temps qu'il perdit à rechercher des conquêtes à l'Est a été précieusement exploité par ses ennemis à l'Ouest. En perdant ce temps, il a perdu la guerre.* »

En août 1941, il fit cette déclaration : « *Le Commonwealth britannique possédera enfin la supériorité aérienne et aura gagné la guerre.* »

Au mois de septembre de la même année, tandis que les armées nazies enregistraient succès après succès, il était entièrement confiant en l'avenir : « *Hitler ne pourra plus déclencher de blitzkrieg en Russie : il rencontrera donc les mêmes obstacles que Napoléon, et la même fin. Ses armées pourraient d'ailleurs être annihilées au cours de cet hiver.* »

Deux mois avant l'attaque japonaise de Pearl Harbour, au mois d'octobre 1941, le maréchal Smuts prédit que « *les Etats-Unis seront très bientôt à nos côtés...* »

En mars 1942, tandis que Hitler se préparait à déclencher sa fameuse offensive de printemps : « *Si l'armée allemande échoue dans sa tentative d'éliminer l'U.R.S.S. au cours de cet été, elle fera face à un désastre. Car la bataille de Russie aura dépassé son point critique.* »

Et ce fut Stalingrad.

A la suite des premières victoires japonaises, quand l'Australie était sérieusement menacée d'invasion, le maréchal Smuts prononça un grand discours dans lequel il affirma que « *les plans de l'ennemi pour conquérir l'Australie et la Nouvelle-Zélande sont destinés à échouer piteusement.* »

En août 1942, il fit sa prédiction la plus curieuse : « *Parmi les théâtres de guerre, le plus vital est celui de la Méditerranée. Ce front doit être liquidé pour gagner la guerre. L'Afrique du Nord ne devra pas être seulement transformée en une forteresse inexpugnable, elle devra devenir la base à partir de laquelle l'attaque devra être déclenchée contre le continent européen. Cette offensive sera le prélude de la victoire finale.* »

Sforza

A LONDRES

L'arrivée du comte Sforza à Londres et ses entretiens avec M. Churchill laissent supposer qu'un changement du régime politique en Italie est à l'étude.

Ancien ministre des Affaires Etrangères italien, le comte Sforza révéla en 1922 sa force de caractère en s'exilant volontairement de son pays à l'avènement du fascisme.

Jeune diplomate, il avait fait ses premières armes aux côtés du marquis Emilio Visconti Venosta, le grand ministre des Affaires Etrangères d'Italie, à la Conférence d'Algésiras en 1906. Attaché, puis secrétaire d'ambassade, il avait visité toutes les capitales. Ministre en Chine, il avait acquis une connaissance de l'Extrême-Orient, qu'il consignait dans son livre « L'Enigme Chinoise ». Pendant l'autre guerre, il fut chargé de missions diplomatiques.

En 1918, après avoir été ministre plénipotentiaire auprès du gouvernement serbe à Corfou (où il prépare cette politique de collaboration avec les Slaves qui est l'un de ses thèmes préférés), il est envoyé comme haut-commissaire interallié à Constantinople. Grand libéral, il voulait faire de l'Italie l'arbitre entre les Alliés et les nations d'Europe centrale. C'est lui qui, ministre des Affaires Etrangères du cabinet Giolitti, parvient à conclure le traité de Rapallo, qui lui vaut le collier de l'Annonciade, la plus haute distinction italienne.

Quand Mussolini arrive au pouvoir en octobre 1922, Sforza est ambassadeur à Paris : il présente aussitôt sa démission.

— Vous ne savez pas quelle sera ma politique extérieure, lui dit l'ex-Duce. Attendez ma déclaration.

— Je ne vous fais pas l'injure de croire, rétorque Sforza avec son ironie glacée, qu'en devenant premier ministre vous laissez vos opinions à la porte.

Il pressentait déjà où l'aventure fasciste allait mener son pays. Il préférait, exilé volontaire, perdre les honneurs et la fortune et garder sa liberté de parole et de pensée. Il en usa d'ailleurs discrètement, mais fermement, dans des articles dont il tira désormais ses seules ressources.

SOLUTIONS

LA POMME D'OR

Commencez par le plus gros des trois troncs situés à gauche. Avancez un peu, puis tournez vers le tronc de droite, et peu après retournez de nouveau au tronc gauche. Gardez ensuite votre droite jusqu'à ce que vous arriviez encore une fois à la partie droite du graphique. Vous trouverez alors le chemin menant à la pomme.

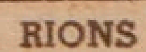
TROUVEZ LES AUTEURS

Mme d'Outhoorn.

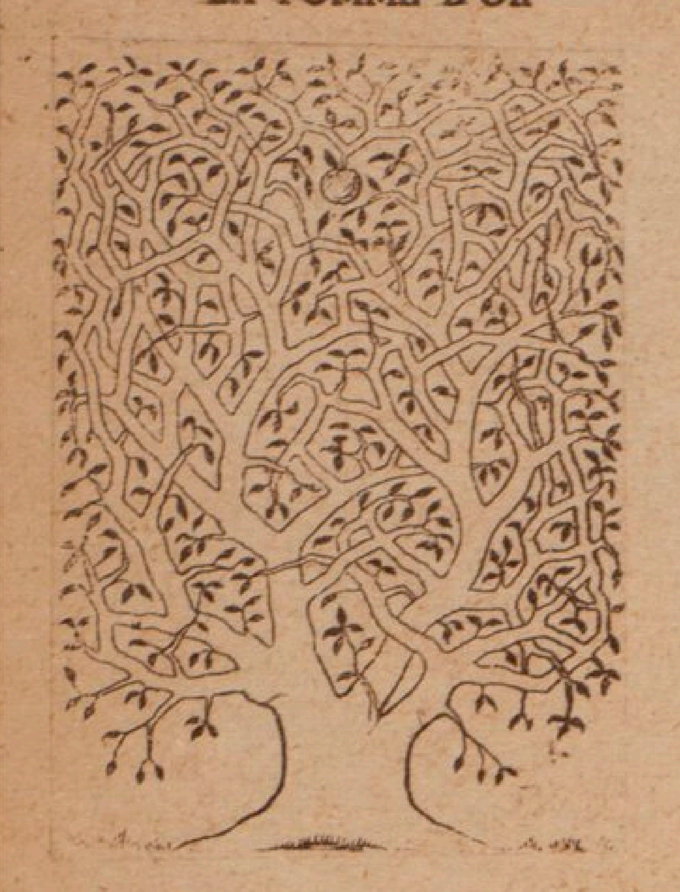
PHOTOS-DEVINETTES

1. — *Albert Préjean et Danielle Darrieux dans « La crise est finie ».* 2 — *Fernand Gravey et Joan Blondell dans « The King and the chorus girl ».* 3. — *Elvire Popesco et André Lefaur dans « Sa meilleure cliente ».* 4. — *Jean Weber et Edith Méra dans « L'Excentrique ».*

DELASSONS-NOUS...



LA POMME D'OR



Hercule décida de s'emparer de la pomme d'or qui pendait au sommet d'un des arbres du jardin d'Hespéride. Il tua donc le dragon qui surveillait le jardin et s'approcha de l'arbre pour l'escalader. Malgré la difficulté de la tâche, il parvint à cueillir la pomme qu'il convoitait.

Pouvez-vous, comme lui, escalader l'arbre en commençant par le tronc et en avançant sur les branches, sans jamais sauter par-dessus une ligne ?

LA HAUTEUR DES NUAGES

Les différentes espèces de formations nuageuses s'étagent dans l'atmosphère jusqu'à une altitude de 10.000 mètres. Les plus élevées sont les *cirrus*, nuages qui offrent l'apparence d'une masse de filaments ténus ou de plumes légères et dont l'apparition par temps calme annonce en général la pluie ou la neige. La hauteur des floconnements qui donnent au ciel un aspect pommelé (« Ciel pommelé, femme fardée, ne sont pas de longue durée », dit le proverbe) varie entre 8.000 et 4.000 mètres. Les grands amas des *cumulus* ont leur base vers 1.200 ou 1.500 mètres, tandis que leurs sommets bourgeonnants peuvent atteindre jusqu'à 3.000 mètres. Les *nimbus*, larges nuages pluvieux de teinte grise uniforme, flottent entre 1.200 et 1.500 mètres. Les *stratus*, enfin, s'étendent en longues bandes jusqu'au voisinage du sol.

SAGESSE

A l'époque de la télégraphie sans fil, rien d'étonnant que l'on aime sans cœur.
L. Sterne

...C'était une jeune fille d'aujourd'hui, c'est-à-dire un jeune homme d'hier.
P. Morand

Quand l'amour a compris sa propre matière, alors il périt.
H. Ibsen

TROUVEZ LES AUTEURS

Les premières lettres des noms à trouver inscrites dans l'ordre même des ouvrages vous donneront le prénom et le nom d'un célèbre romancier français du XIXe siècle :

Le roi des montagnes, La chute d'un ange, L'ami Fritz, L'Anabase, Maurin des Maures, Sylvie, Le Petit Chose, La princesse lointaine, L'éloge de la folie, Crime et Châtiment, L'Astrée, Pelléas et Mélisande, L'enfant de volupté, Quel amour d'enfant !

RIONS

— Garçon, regardez donc, je viens de trouver un bouton dans mon bœuf.

Le garçon, jetant un coup d'œil sur la portion :

— Ce n'est pas étonnant, on vous a servi un morceau de culotte !

■

Examen de géométrie :

— Qu'est-ce qu'un cercle ?

— C'est un endroit où papa perd son argent chaque soir.

●

On fait dire à Robert sa prière du soir.

— Mon Dieu, accordez à papa la fortune, accordez à maman la santé, accordez... Maman...

— Quoi, mon enfant ?

— Est-ce qu'on ne pourrait pas lui demander tout de suite d'accorder le piano ?

Le langage des fleurs

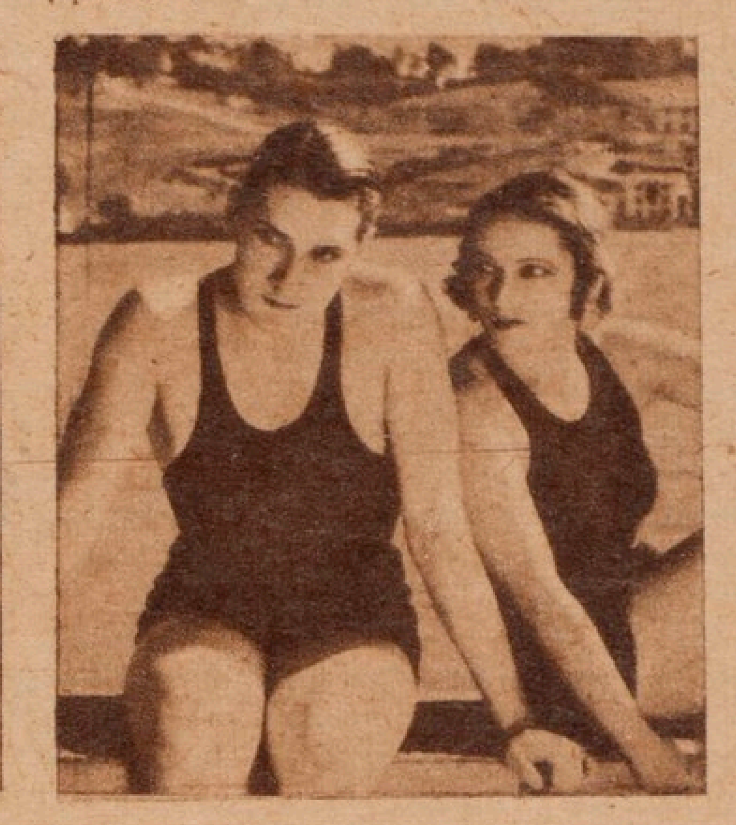
LIERRE : ma seule intention est le mariage.
IRIS : je ne suis pas sûr de vous.
JASMIN : vous êtes très aimable.
JONQUILLE : je suis indifférent.
LILAS : vous m'avez humilié.
MUGUET : je vous rends votre amour.
LOBELIE : tout ne marche pas à souhait.
SAXIFRAGEES : vous êtes frivole.
SOUCI : je suis vexé.
MIMOSA : vous êtes trop sensible.
GUI : je voudrais vous serrer dans mes bras.
FRENE DE MONTAGNE : soyez prudente.
NARCISSE (jaune) : vous ne pensez qu'à vous.
CAPUCINE : agissez pour le mieux.
ORTIE : vous êtes bien cruelle.
FLEURS D'ORANGER : vous êtes pure et délicieuse.
POIS DE SENTEUR : je vous quitte.
PETUNIA : mauvaises pensées.
COQUELICOT : que ces fleurs vous consolent.
LYCHNIDE : vous méritez d'être heureuse.
ROSE : amour profond.
ROMARIN : souvenir affectueux.
TULIPE : ceci pour vous rappeler mon amour.
VALERIANE : je suis très heureux.
VERVEINE (écarlate) : je suis sûr que vous me pardonnez.
VERVEINE (blanche) : vous êtes la pureté même.
VIOLETTE : ceci témoigne de ma fidélité envers vous.
GIROFLEE : je vous serai fidèle malgré tout.
GLYCINE : vous êtes bien gentille pour moi.
CHEVREFEUILLE : vous avez une nature très douce.

FIN

(LES SOLUTIONS EN PAGE 15)









PHOTOS-DEVINETTES

Reconnaissez-vous ces couples ? Dans quel film ont-ils paru ensemble ?
1. — Albert Préjean avec... dans... 2. — Fernand Gravey avec... dans son premier film anglais tourné en Amérique... 3. — Elvire Popesco avec... dans une de ses premières comédies... La vedette masculine était tenue par René Lefèvre. 4. — Ces deux jeunes baigneurs ne sont que Jean Weber et... dans...

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)